

JUIN.—1904.

37



CENDRILLON

par Bertrand



CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES ET ARTISTIQUES

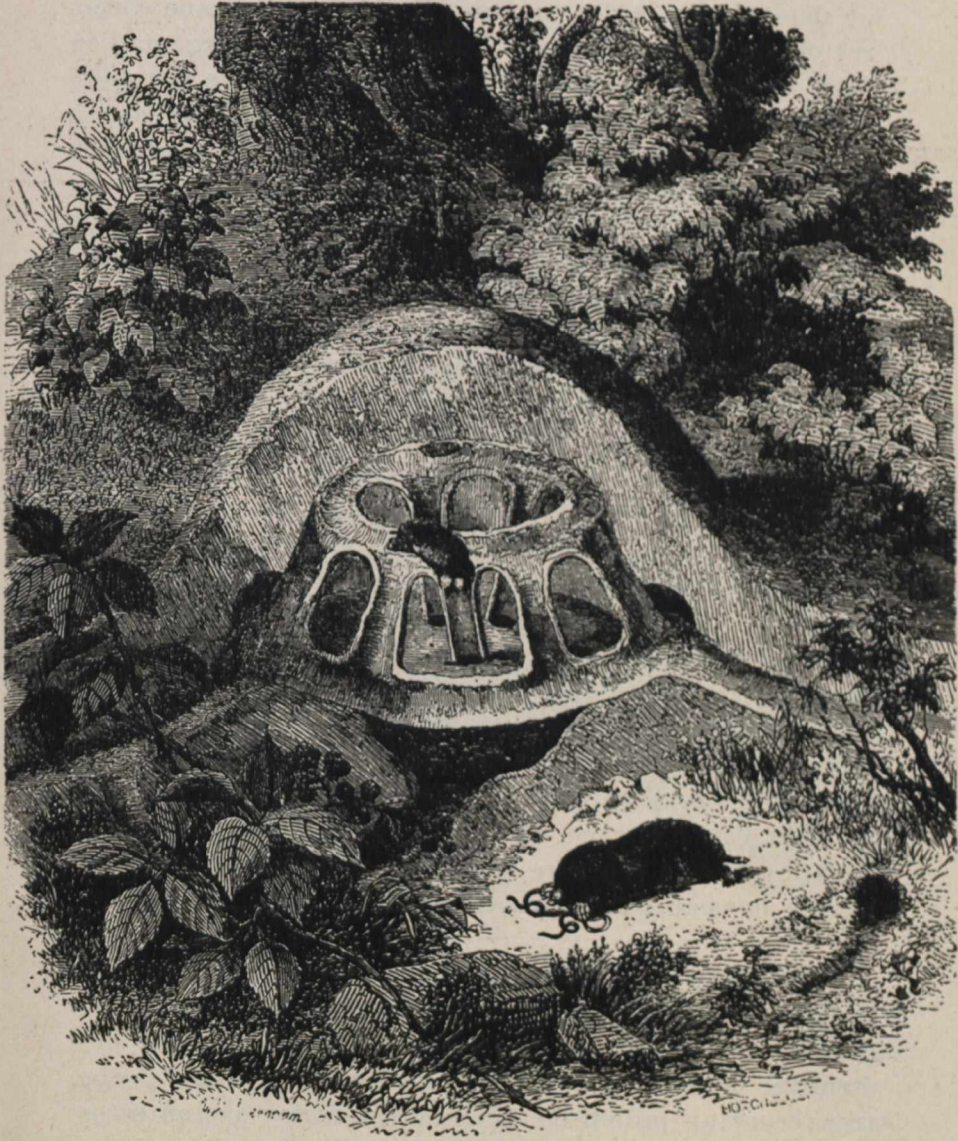
Le campanile de Venise. — On achève en ce moment à Venise la pose des pilotis destinés à supporter le nouveau campanile, qui sera réédifié sur une base plus large. On en plante six par verge carrée, entre lesquels ensuite sera coulé du béton. Après quoi, on attendra un peu pour savoir si les nouvelles fondations font corps avec les anciennes et sont assez solides pour supporter le futur campanile. On rétablira dans celui-ci tout ce qui a pu être sauvé de l'ancien: le professeur Dal Piccolo a établi sous les arcades du palais des Doges un atelier où il rassemble et remet en ordre tous les morceaux utilisables de la *Loghetta*. Le fondeur Munaretti répare la *Pallas* de Sansovino et trois autres statues de bronze plus au moins mutilées. Enfin, on a réussi à restaurer la *Madone* en terre cuite de Sansovino, quoiqu'elle eût été brisée en 600 morceaux. L'ingénieur Rosso a eu la patience de retirer ces fragments un à un des décombres, et M. Piétro Zei, conservateur des musées de Florence, n'a pas craint d'assumer la tâche, qui semblait impossible, d'en refaire une statue. Cette *Madone* n'attend plus que le moment d'être replacée dans son ancienne niche, qui a pu, elle aussi, être reconstituée. Mais on ne sait pas encore si la *Loghetta* sera replacée, comme jadis, au pied du campanile.

Solution de la Question de l'accord du Capital et du Travail. — La France est certainement de tous les pays civilisés celui où la liberté individuelle est la plus entravée, mais c'est encore, malgré tout, le pays où il faut aller chercher ses modèles. Parmi ceux-ci citons *Les institutions de prévoyance du Vieux-Condé*. — M. Ernest Dervaux, maître de forges à Vieux-Condé, montre par son exemple, que l'initiative privée sait aisément résoudre des problèmes qui arrêtent le législateur. Chez M. Dervaux, l'ouvrier, par une cotisation hebdomadaire de trois à cinq sous, se constitue une retraite, s'assure, en cas de maladie, outre le paiement de son salaire ordinaire, les soins du médecin, les médicaments et diverses indemnités appropriées, étend même le bénéfice des soins médicaux à sa famille. Autre trait à noter, les vieux ouvriers retraités, lorsqu'ils ne sont pas inaptes à tant de travail, sont employés à de menues besognes, et peuvent ainsi grossir le chiffre de leur retraite. Rien ne semble oublié à Vieux-Condé: on y fait des dots aux jeunes filles; les familles des réservistes touchent une indemnité; on y récompense les ménages bien tenus, etc. Il est superflu de dire, que tant de résultats ne s'obtiennent que par la coopération du patron et des ouvriers.

La Puissance de la mode. — La taupe est-elle un animal utile, est-elle un animal nuisible? Vieille discussion qui n'est pas close. Les savants considérant son mode d'alimentation, exclusivement animal, et sa voracité, ont conclu à l'utilité, car elle détruit un nombre incommensurable de larves, vers, insectes nuisibles. Elle joue sous terre le rôle de l'oiseau dans l'air; la comparaison est d'autant moins exagérée que de graves auteurs estiment qu'elle circule dans le sol avec la vitesse d'un cheval au galop.

Mais si l'on consulte les cultivateurs, les horticulteurs

surtout, la cloche rend un tout autre son. Les taupinières



Le gîte de la taupe.

dans les prairies tuent les végétaux sur de larges espaces.

Des gens de la campagne font donc la guerre à la taupe, en dépit de l'avis des savants; il existe même une corporation de spécialistes, en Europe, qui se chargent d'en faire la chasse. Quand on les engage dans une propriété rurale, on admire qu'en vingt-quatre heures ils arrivent à prendre les taupes par douzaine; on oublie d'admirer aussi leur esprit de prévoyance; ils se gardent bien de tout détruire; il faut garder la graine; la taupe est pour eux la poule aux œufs d'or, et quelques-uns seraient peut-être portés à peupler les districts qui en sont démunis.

La mode, qui a quelquefois du bon, va peut-être déjouer cet intelligent calcul, au grand détriment de la race du mammifère fouisseur.

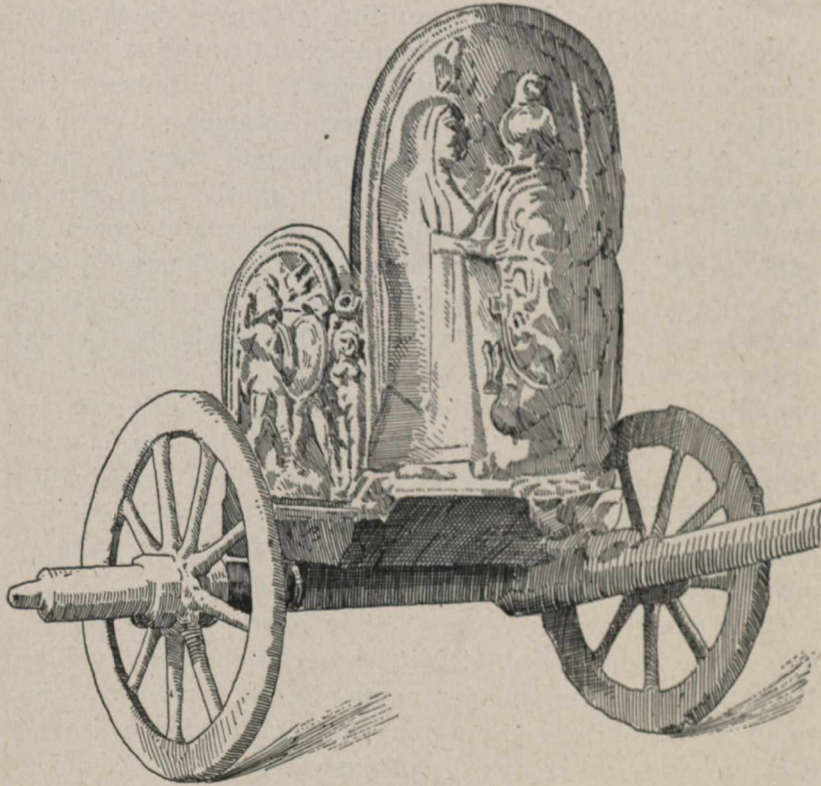
La peau de taupe a fait, en effet, cet hiver, l'objet d'un véritable engouement comme fourrure, détrônant même le renard bleu.

Or, jusqu'à ces derniers temps, le taupier ne touchait guère que deux sous par tête de victime. Mais voici qu'il y a trois ou quatre mois un grand fourreur fit savoir qu'il payerait huit sous par taupe qu'on lui livrerait. En un mois et demi, il en reçut 1,800,000. Résultat: les taupes sont presque complètement détruites dans certaines contrées de l'Europe et sont payées, dès maintenant, douze sous pièce aux trappeurs. Cette parure sera certainement funeste à la race, d'autant que les dames deviennent fanatique de sa fourrure, et que le moindre manchon demande la peau de cinquante victimes.

Une précieuse découverte. — L'année dernière, des paysans italiens creusant au bas d'une colline, connue sous le nom de *Il Capitano*, au pied de laquelle s'élevait l'antique cité étrusque de Nurcie, à quatorze milles environ de Viterbe, trouvèrent au milieu de débris d'ustensiles de toutes espèces, un Bige ou chariot Gréco-Romain, dont l'enveloppe métallique était parfaitement conservée. Les parties en

bois étaient tombées en poussière, néanmoins quelques fragments permirent de reconnaître du noyer noir.

Ces débris furent transportés à Paris, où on les offrit en vente au prix de 250,000 francs, mais sans trouver preneur: aucun musée d'Europe ne se pensant assez riche



Bige trouvé à Viterbe.

pour s'offrir un tel luxe. En janvier dernier, le Général Di Cesnola, directeur du *Metropolitan Museum of Arts*, de New-York, apprit la chose et grâce au leg princier fait au Musée par feu Jacob S. Rogers, de son vivant, constructeur bien connu de locomotives, il put acheter le Bige au prix demandé, soit \$48,382. Ce chariot que l'on peut

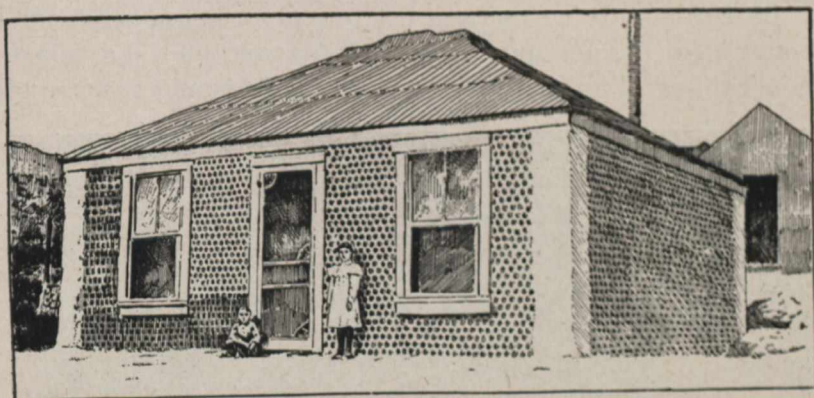
maintenant examiner au Musée est non seulement un très rare spécimen de l'art Gréco-Romain, mais aussi une restauration extrêmement bien exécutée.

Il paraît y avoir eu une moulure en ivoire tout autour des bords du Bige, car on en a trouvé des fragments qui ont été encastrés dans la moulure en noyer de la même forme mise à la place de celle qui existait originairement. Les plaques en bronze artistement et délicatement travaillées semblent indiquer que nous sommes en présence d'un chariot de luxe employé seulement dans de rares occasions et non pas d'un chariot de guerre. La frise en bronze qui court autour du bas du Bige, semble avoir été endommagé par les pieds des chevaux, qui ont dû être des poneys, si on en juge par la longueur du timon. D'ailleurs le char lui-même n'a que quatre pieds de hauteur et les roues que deux pieds de diamètre. Ces roues n'ont pas d'autres ornements que des têtes, d'aigles sur les bouts de l'essieu, mais les figures sur les plaques de bronze, à peine d'une ligne d'épaisseur, sont admirablement travaillées et représentent des scènes allégoriques dont on n'est pas encore parvenu à comprendre le sujet, malgré les recherches des connaisseurs.

On a aussi trouvé les mors et la partie métallique des jougs avec lesquels on attelait les petits chevaux au Bige. Il est à remarquer que les mors pliants, que l'on a coutume de considérer comme une invention moderné, étaient déjà en usage du temps des Etrusques.

Une maison unique. — La maison la plus singulière qu'il soit possible de voir est certainement celle que représente notre gravure: elle est presque entièrement construite avec des bouteilles. Cette maison que l'on voit à Tonopah, dans l'Etat de Nevada, aux Etats-Unis, fut bâtie par un mineur avec ce qui, paraît-il, était en plus grande abondance sous sa main. Après avoir monté les coins et

les cadres des portes et fenêtres en bois, il remplit les espaces entre avec des bouteilles placées sur le côté avec le goulot en dedans, se servant de boue en guise de mortier pour remplir et fixer chaque rang de bouteilles. Les murs ont un pied d'épaisseur et sont si bien faits que c'est la



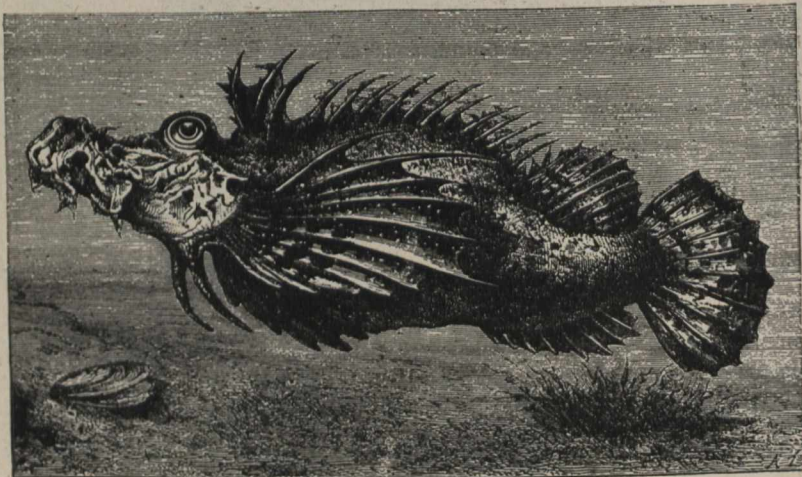
Maison construite avec des bouteilles.

plus confortables des maisons de Tonopah pendant l'hiver. Cette maison a 20 pieds de longueur par 16 de profondeur. Elle est divisé en deux appartements. Le propriétaire, un mineur du nom de William F. Peck, l'a construite entièrement lui-même, sans aide.

Le Pelor filamenteux du Japon. — Pendant que la revue s'occupe du Japon nous avons pensé qu'il serait intéressant de considérer un des produits étonnants de cet étonnant pays qui possède tant de choses qu'on ne voit nulle part ailleurs. Si le Pelor filamenteux atteignait de grandes dimensions il serait un des monstres les plus effroyables que l'on puisse voir. Mais sa taille n'excède pas neuf à dix pouces; il est donc tout simplement très laid, sans inspirer d'effroi. Sa tête informe est surmonté d'un gros œil saillant; son dos est bossu; il semble tout hérissé d'épines. Quand on l'examine avec attention, le détail

n'est pas moins répugnant que l'ensemble. Ses mâchoires et ses joues sont couvertes de lambeaux mous et déchiquetés. Sur tout le reste du corps, même sur les nageoires, on aperçoit une quantité de petits appendices, de filaments courts et flasques, dirigés en tous sens et différents de forme.

La couleur de ce poisson est des plus étranges et concourt à lui donner une apparence fantastique. La teinte générale est d'un gris brun tirant sur le pourpre, marqué

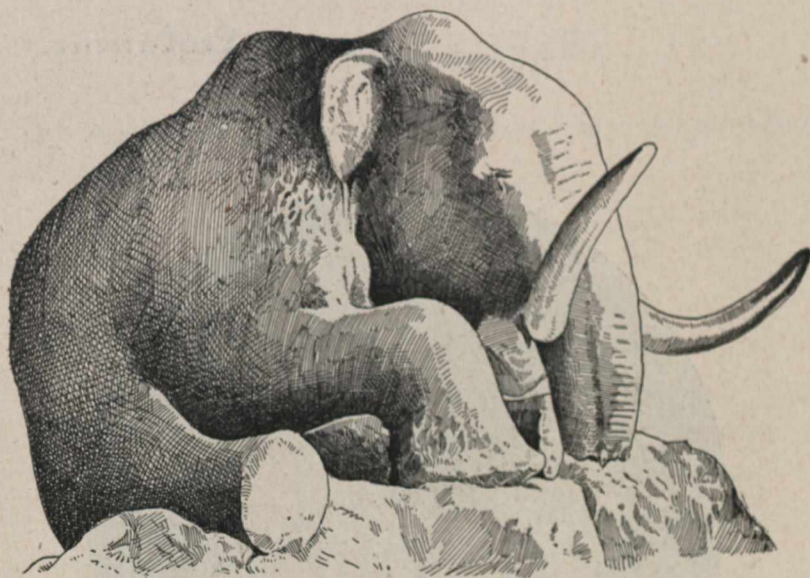


Le pelor filamenteux du Japon.

de grandes taches rougeâtres; sur les nageoires pectorales, ces taches forment de larges bandes transversales, tandis qu'elles se divisent sur le ventre en marbrures assez fines. En outre, les parties inférieures sont semées de plusieurs rangées de points noirâtres. D'autres points isolés se trouvent sur les nageoires ventrales et à la base des pectorales. L'iris de l'œil est noir, pointillé de jaune-citron.

Malgré leur aspect désagréable, les pelors sont très recherchés à cause de la délicatesse de leur chair. On en pêche durant l'été, dans les baies voisines de Nagasaki.

Installation unique. — On a dernièrement installé dans le musée de l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg l'énorme corps du Mammouth trouvé en Sibérie pendant l'été de 1901. Quoiqu'on trouve souvent des restes de mammouths, à l'état fossile, en Sibérie, quelques-uns même aussi bien conservés que celui-ci, c'est la première fois qu'on en ait transporté un aussi complet que celui-ci dans un musée d'Europe.



Mammouth trouvé en Sibérie.

Le mammouth, qui a disparu de la terre depuis un très grand nombre de siècles, diffère de nos éléphants par la longueur de son poil, sa hauteur qui atteint jusqu'à vingt-quatre pieds et par ses défenses plus longues et plus recourbées qui pèsent jusqu'à plus de quatre cents livres. En Sibérie on a fait une exploitation considérable de ces défenses qui sont comme une véritable mine d'ivoire.

Le mammouth que notre gravure représente et qui a été dessiné d'après une photographie prise sur les lieux,

a dû trouver la mort en glissant en arrière sur une pente raide, comme l'indique la position de ses jambes recourbées sous lui. Par quel soudain changement de température cette masse énorme fut-elle si promptement recouverte et gelée est un mystère que les savants n'ont pas élucidé, mais ce dut être bien prompt, car on a trouvé dans l'estomac du monstre des matières végétales non encore digérées.

A. Leclaneur.



D'après une photographie de N. C. Lalonde.



Au moment où la Chambre se dispose à voter la loi qui enlèvera aux Frères des Ecoles chrétiennes le droit d'enseigner, le barde breton Théodore Botrel envoie la poésie suivante au Président de la République :

A M. ÉMILE LOUBET

Cette supplique en faveur des instituteurs du Peuple, par un enfant du Peuple, leur élève, est présentée :

Debout devant les Rois, courbés devant les Reines
Dont les lèvres, parfois, caressaient leur front las,
Les Bardes dont la voix, alors, ne tremblait pas
Clamaient jadis, bien haut, sur leurs lyres sereines,
Ce que le Peuple encor ne pensait que tout bas ;

Et les Princes, songeurs soudain, courbaient la tête
Sentant monter l'Orage — autour d'eux ignoré. —
Dans la voix de l'Aède au grand geste inspiré...
... Ainsi que les marins entendent la Tempête
Dans la dolente voix du courlis effaré !

Les Rois n'existent plus au pays où nous sommes :
" Brisons les lis ! ont dit les peuples révoltés,
" Et, quand dans le Néant nous les aurons jetés,
" Sur leur humus, pour le bonheur de tous les Hommes,
" Nous verrons resplendir les roses Libertés ! "

Hélas ! après cent ans, les fleurs républicaines
— Ces fleurs qui dans le sang prirent racine un jour
Mais à qui, pour fleurir, il faut beaucoup d'Amour—
Comme autrefois les Lis, sous le souffle des Haines,
Les roses Libertés vont mourir à leur tour !

Et c'est un barde obscur, un chanteur populaire,
 Qui vient, respectueux et le cœur angoissé,
 Comme venaient aux Rois les Bardes du Passé,
 Clamer vers toi, Loubet, sa plainte et sa colère
 Au nom de la moitié d'un Peuple courroucé !

Dans ton palais gardé comme une citadelle,
 Parmi tes courtisans ivres de leurs succès,
 En vain je tenterais d'avoir un jour accès ! ...
 Du milieu du Forum ma voix montera-t-elle
 Jusqu'à toi, Président débonnaire à l'excès ?

Puisses-tu l'écouter la voix de l'humble barde,
 La plainte du courlis des rivages d'Arvor
 Qui, durant que l'Orage vient, fait un effort
 Pour dominer l'Orage et te crier : " Prends garde,
 Prends bien garde durant qu'il en est temps encor !

Quand tes Ministres font des édits pleins d'outrance,
 Loin de leur opposer un *Veto* bien viril
 A tous leurs *Vae Victis* tu dis : *Ainsi soit-il* ...
 ... Et l'on croise bien trop de bons Français de France
 Pleurant sur les chemins qui mènent à l'Exil !

Car tout est Crime aux yeux de tes thuriféraires :
 Crime de croire en Dieu, crime de le prier,
 Crime d'aimer sa Loi, crime de l'enseigner !
 " Signe ! te disent-ils ; plus de Sœurs ! plus de Frères !
 " Nous proclamons des lois : tu n'as qu'à les signer ! "

Et jamais un refus à tes lèvres ne monte !
 Toi, bon époux, bon père et bon fils après tout,
 Trouves-tu donc, aux pleurs des Femmes, un bon goût ?
 Quoi ! ne vois-tu jamais tes doigts trembler de honte
 Et ta plume cracher son encre, de dégoût ?

Mais voici qu'aujourd'hui le vieux Jacques Bonhomme
 Qui, tant qu'on ne touchait qu'aux "grands" s'est toujours tu,
 Grogne... et va redresser son front libre et têtù
 Si l'on ose toucher aux "petits" : ceux, en somme,
 Qui sont à *lui* ; ceux-là dont il sait la Vertu :

Ceux qui vont, recouverts d'une robe de bure,
 Semant la Foi, l'Amour avec l'Instruction ;
 Que ne rebutent ni le Mal, ni le Haillon,
 Ni les outrages, ni les fanges de Suburre ;
 Ceux que suivent, toujours, un consolant Rayon ;

Ceux dont on va glisser sous ta plume, sans doute,
 Demain, l'Arrêt de mort, brutal et foudroyant !
 Ce lâche Arrêt, vas-tu le lire en souriant ?
 Jacques Bonhomme observe, et sa voix gronde : écoute !
 Lis ! mais ne signe pas... ou frémis en signant ;

Car l'heure, en vérité, l'heure terrible est proche
 Où le Peuple, écœuré de tant d'iniquités,
 L'homme des Champs avec l'ouvrier des Cités,
 Le Grand Jacques Bonhomme et le petit Gavroche
 Voudront venger la mort de trop de Libertés !

Or, il est temps encor : brise le Joug inique,
 Pauvre homme, sous lequel on voudrait t'asservir ;
 Du vrai Peuple français, Loubet, fais-toi chérir
 Et nous l'aimerons tous, alors, ta République
 Qu'à la longue, vraiment, tu nous ferais haïr !

Une angoisse indicible étreint la France entière ;
 Le Commerce va mal n'ayant plus de crédits
 Et nous nous déchirons entre frères... tandis
 Qu'un jaloux Ennemi, par delà la Frontière,
 S'apprête à fredonner notre *De Profundis* !

De trop de pleurs versés, de trop fortes alarmes
 La France déjà lasse, a son pauvre cœur lourd :
 Ne proscris plus ! Sois bon pour les bons à ton tour
 Et songe que jamais ni le sang, ni les larmes
 Ne font épanouir, chez nous, les fleurs d'Amour !

Ne proscris plus !!! Dédaigne un triomphe d'une heure !
 Aux ordres qu'on te donne, ose répondre : non...
 ...De peur qu'un de tes fils, un enfant juste et bon,
 Fouillant l'Histoire, un jour, ne rougisse et ne pleure
 D'y voir la Liberté mutilée en ton nom !

Théodore Botrel.

(En la Sainte Semaine où le Dieu de Justice et de Bonté, dont vous traquez les Disciples, voulut mourir en Croix pour le Salut des Hommes).



LE PATRIOTISME



VOULOIR traiter du patriotisme, dans un pays où il est si intense, n'est-ce pas entreprendre une tâche inutile? De plus, n'y a-t-il pas une sorte d'impossibilité à vouloir en donner une définition. Nous nous trouvons là, en présence d'un de ces sentiments qui nous saisissent au cœur, nous passionnent, nous font frissonner, sans que, semble-t-il, nous puissions les analyser. Le patriotisme nous apparaît comme une chose si naturelle et l'idée de patrie rencontre, parmi nous, si peu de contradicteurs, que nous ne voyons pas la nécessité d'un tel travail.

Cette tâche si ardue, j'ose cependant l'entreprendre, non pas, — qu'on veuille bien le retenir, — pour aviver ce sentiment dans les cœurs, ce serait une sottise prétention et ce qui est plus grave une insulte, mais, afin de donner une notion du patriotisme, aussi exacte que possible, et surtout afin de pouvoir facilement indiquer les devoirs qu'il nous impose.

I. — *Notion du Patriotisme.*

Par patriotisme, on entend généralement, le sentiment que tout bon citoyen porte au fond de son cœur pour son

pays. Quand on dit d'un homme, c'est un grand patriote, on veut dire qu'il aime ardemment son pays. Dans la mémoire des peuples, on décerne ce titre glorieux, à ceux qui ont travaillé et souvent se sont sacrifiés pour procurer un peu de gloire à leur patrie. Le patriotisme nous apparaît comme l'amour de la patrie. Aussi l'idée de patriotisme est-elle corrélative de celle de patrie.

Pour avoir une notion exacte du patriotisme, il est donc nécessaire de bien savoir ce qu'est pour chacun de nous le pays que nous habitons. Dès qu'un enfant connaît son père et ce qu'il a fait pour lui, il commence à entrevoir quels sont ses devoirs. De même un citoyen ne comprendra toutes ses obligations vis-à-vis de son pays qu'autant qu'il connaîtra les bienfaits qu'il lui procure.

Qu'est-ce donc que la Patrie?

Dans toute âme d'homme, il y a un instinct profondément enraciné, c'est l'instinct de l'égoïsme. Nous voulons notre bien. Cette tendance dans son état initial n'est pas mauvaise. Ce désir, nous nous efforçons de le satisfaire, en acquérant d'abord ce qui est nécessaire à la conservation de notre vie, le premier de tous les biens, puis de tout ce qui peut perfectionner notre être. Travailler ainsi à la perfection de notre nature est une chose essentiellement bonne. C'est le terme obligé de tous nos efforts.

Mais l'homme n'est pas seul sur la terre. Des hommes se trouvent en présence d'autres hommes. Le danger commence. Ce zèle de notre bien particulier nous fait facilement oublier le bien du voisin. Naturellement nous voulons augmenter notre bien, et c'est presque toujours au détriment d'un autre. De là, d'inévitables causes de conflits. C'est le règne de l'anarchie (1). Comme il n'y a plus

(1) Car, à regarder les hommes comme ils sont naturellement, et avant tout gouvernement établi, on ne trouve que l'anarchie, c'est-à-dire, dans tous les

aucune sécurité dans la possession des biens, il n'y a par conséquent plus de jouissance parfaite. "L'homme a de quoi vivre, dit saint Thomas, dans son commentaire sur les politiques d'Aristote, puisqu'il possède les biens nécessaires à la vie, il n'a pas de quoi bien vivre, de quoi suffire pleinement au désir de pleine sécurité, de pleine jouissance, sans lesquels on possède mal son propre bien." (2)

Les hommes sentent alors le besoin d'avoir au-dessus des individus et au-dessus des familles, un arbitre qui puisse régler les litiges et assurer la jouissance des biens. Cet arbitre peut être un chef puissant auquel en échange de sa protection on promet fidélité et obéissance, ou bien une société qui rassemble groupes et individus, et dont le devoir est de maintenir chacun dans les limites de son droit, dans la juste mesure de son bien privé, et d'ajouter ainsi aux biens que chacun se procure par son propre labeur, la sécurité générale qu'aucun ne peut se procurer, le bien commun de toute la multitude.

Voilà ce que nous procure la société politique, elle donne à chaque individu, à chaque famille, à la réunion de tous les groupes, c'est-à-dire, au pays tout entier, la pleine et entière possession des biens. En nous procurant la sécurité, elle nous donne la justice. En effet, elle nous empêche d'empiéter sur la propriété d'autrui, mais elle défend aussi

hommes, une liberté farouche et sauvage, où chacun peut tout prétendre, et en même temps tout contester; où tous sont en garde, et par conséquent en guerre continuelle contre tous; où la raison ne peut rien, parce que chacun appelle raison la passion qui le transporte; où le droit même de la nature demeure sans force, puisque la raison n'en a point; où par conséquent il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni à vrai dire, aucun droit, si ce n'est celui du plus fort: encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour peut le devenir, selon que les passions feront conjurer ensemble plus ou moins de gens. Savoir si le genre humain a jamais été tout entier dans cet état, ou quels peuples y ont été et en quels endroits, ou comment et par quels degrés on en est sorti, il faudrait pour le décider compter l'infini, et comprendre toutes les pensées qui peuvent monter dans le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, voilà l'état où l'on imagine les hommes avant tout gouvernement. — (BOSSUET, *Cinquième avertissement aux Protestants*, XLIX.)

(1) S. Thomas, I Polit., I Comment.

notre propre domaine contre toute agression injuste. Tous les droits sont ainsi sauvegardés. Avec la justice, c'est le règne de la paix, cette tranquillité de l'ordre, comme l'a définie saint Augustin. Chacun est à sa place, se reposant dans la jouissance paisible de son bien. C'est l'harmonie dans les relations sociales.

La société politique est donc une société qui garantit à chacun son bien privé et procure à tous le bien commun: la sécurité.

* * *

Ce bienfait, tout matériel qu'il paraisse, est déjà immense. Sans cette sécurité que deviendrait l'homme isolé au milieu de ses semblables, toujours obligé de se défendre, dans un état permanent de lutte pour la vie? C'est l'annihilation de toutes les forces vitales et l'impuissance radicale au moindre progrès. Mais avec la sécurité, la mise en commun possible des énergies, des vertus, c'est le perfectionnement de la nature humaine, de son intelligence, de son cœur, c'est le développement du travail, de l'industrie, des arts et de la littérature.

La Patrie, alors, me direz-vous, n'est plus "*qu'une compagnie d'assurances ou une société de secours mutuel?*"

Cela n'est pas possible. Tous nous nourrissons, pour notre pays au plus intime de nos âmes, un autre sentiment. Et ce sentiment d'une infinie délicatesse, est né en nous à l'aurore de notre existence; il y survit à toutes les phases de notre vie, à nos deuils, à toutes les vicissitudes. Nous avons peut-être vieilli, bien des amours se sont éteints dans notre pauvre cœur, et cependant au milieu des ruines d'affections dévastées, ce sentiment est toujours bien vivace. Loin de s'affaiblir avec les années, il semble au contraire s'être fortifié.

La Patrie, cette chose divine, pour laquelle on rêve, on pleurt, on meurt, ce n'est pas seulement le lopins de terre

où je suis en paix de mon bien, ce n'est pas seulement la police que j'ai choisie et qui me protège, c'est plus que cela.

* * *

A une heure ou à une autre de notre vie, dans ces moments de joies ou d'angoisses patriotiques, nous avons senti vibrer quelque chose en nous, nous avons senti aussi l'âme de nos concitoyens vibrer à l'unisson de la nôtre. Sous une poussée presque irrésistible, les larmes venaient mouiller nos yeux ou bien de nos lèvres frémissantes s'échappait un chant de triomphe. Qu'est-ce donc qui nous faisait frissonner, trembler d'émotion? C'était l'âme de la Patrie qui passait, idéale et vivante.

Les nations ont donc une âme? Oui elles en ont une, et c'est cette âme qui d'une juxtaposition, souvent toute matérielle, d'individus, fait un tout parfaitement un.

Qu'est-ce donc qui constitue l'âme de la Patrie?

Est-ce l'unité de langage?

Sans doute cet élément joue un grand rôle dans l'unité des peuples, "il établit je ne sais quel lien plus étroit et surtout plus intime, entre les citoyens d'une même patrie. Et tous les conquérants l'ont bien su, qui n'ont rien eu plus à cœur, en tout temps, et partout où la force a fondé leur empire, que d'interdire aux populations qu'ils s'étaient "annexées" l'usage de la langue maternelle. Mais, inversement, les populations ne l'ont pas moins bien su, elles aussi, qui n'ont pas cru qu'aussi longtemps qu'elles demeureraient fidèles à cette même langue rien ne fût encore désespéré. C'est qu'en effet, parler la même langue, c'est nécessairement penser, c'est sentir ensemble, c'est éprouver les mêmes impressions des mêmes

choses" (1). L'histoire nous donne de magnifiques exemples de l'attachement d'un peuple à sa langue. Qui nous dira tous les sacrifices, toutes les souffrances qu'ont endurés les vieux Canadiens, nos pères, pour conserver leur langue, cette langue douce, harmonieuse, presque divine, qu'ils avaient reçue de leurs héroïques ancêtres? Pour eux abandonner la langue française, c'était renoncer à toutes leurs franchises et à toutes leurs libertés, c'était rompre le lien puissant de leur nationalité, c'était se jeter vivants dans les bras de la mort. (2)

La langue est un élément puissant d'unité, c'est quelque chose de l'âme de la patrie, mais pas absolument nécessaire. L'amour de la patrie belge n'est-il pas aussi ardent dans le cœur des Belges de Bruxelles, qui parlent le français que dans celui des habitants du pays Wallon, au rude parler flamand? Le patriotisme chante avec une égale éloquence sur les lèvres celtiques des Bretons parmi les menhirs fauves, dans le Basque des Méridionaux, amants du soleil, dans l'Allemand, dans les Alsaciens indomptablement fidèles à l'âme de la France.

Serait-ce alors cette foncière et inconsciente affinité des âmes qui crée dans la multitude des membres l'unité de race?

Sans doute le vieux proverbe "*qui se ressemble s'assemble*" trouve ici une merveilleuse application. Des âmes, qui ont les mêmes goûts, les mêmes aspirations, instinctivement cherchent à se réunir pour travailler à la réalisation de cet idéal commun entrevu dans leurs rêves. C'est pourquoi, au cours des siècles, on remarque chez

(1) F. Brunetière, Discours de Combat: *Idee de Patrie*.

(2) La parole est le lien de la société entre les hommes, par la communication qu'ils se donnent de leurs pensées. Dès qu'on ne s'entend plus l'un l'autre, on est étranger l'un à l'autre. "Si je n'entends point, dit saint Paul, la force d'une parole, je suis étranger et barbare à celui à qui je parle, et il me l'est aussi." Et saint Augustin remarque que cette diversité de langage fait qu'un homme se plaît plus avec son chien qu'avec un homme son semblable. — (Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture*, art. II, p. 3.)

certains peuples, ce phénomène de rapprochement, de fusion. D'autres, au contraire, malgré la conquête, malgré de longues années d'annexion et de naturalisation, sont toujours restés eux-mêmes, résistant à un travail intense d'unification. Que voulez-vous, l'âme du vaincu ne sympathise pas avec celle du vainqueur, ces deux âmes ne rendent pas le même son, aussi ne vibrent-elles jamais dans un même accord.

Les temps modernes ont vu prendre place au rang des nations, un grand peuple, composé cependant de races bien différentes. Dans les vastes plaines qui s'étendent des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, l'anglais coudoie le français, l'allemand, l'italien et combien d'autres encore. De tous ces éléments on a fait une grande unité. Un patriotisme ardent circule au sein de cette masse. Plus loin dans l'histoire. "Notre âme française est un composé étrange de l'âme des Burgundes sauvages, des Barbares normands, de Gaulois, des Romains, des Saxons et de cent autres peuplades qui sont venues verser quelque chose de leur sang dans les veines de la France, comme dans une amphore précieuse on mêle pour des festins de rois l'arome des vins généreux." (1)

(1) Dans cette âme de prédilection, Dieu a jeté *une goutte de sang gaulois*, c'est-à-dire quelque chose de gai, de vif, de malicieux, de railleur, ce qu'on a si bien nommé le sel gaulois, l'alouette gauloise : le sel, vous savez, quelque chose qui pique ; l'alouette, quelque chose de gai et de vif qui monte en chantant dans la lumière. Mais cet élément de fine malice s'adoucit et se tempère dans la générosité chrétienne, et produit je ne sais quoi d'essentiellement français qui commence par un sourire et qui finit par une larme.—Après le sang gaulois, *une goutte de sang grec et romain*, c'est-à-dire la droiture, la clarté, la majesté de Rome, traversant la mer aux flots bleus, avec les harmonies d'Athènes et les souffles de l'Orient.—Dieu dépose encore dans nos veines *une goutte de sang germain, de sang franc*, avec son indomptable courage, fort comme les chênes de la Germanie, éloquent comme la voix des vieux Druides, déchaîné comme les flots du Rhin, avec sa poésie rude et grandiose, avec sa passion de la Liberté.—Dieu y jette enfin *une goutte de sang divin*, tombée du Golgotha, c'est-à-dire la bonté, la passion du dévouement, l'élan du sacrifice, la générosité chevaleresque qui défend l'honneur trahi, le droit méconnu, la liberté asservie, la faiblesse outragée.

Serait-ce enfin la vie d'un peuple dans le passé, son histoire avec ses exploits glorieux, les grands gestes de ses héros?

“Avoir une histoire, c'est avoir vraiment vécu, c'est avoir éprouvé tour à tour l'une et l'autre fortune et ressenti peut-être autant de douleurs que de joies, c'est avoir connu l'ivresse de la victoire et le deuil de la défaite, c'est pouvoir revivre en imagination, ou, disons mieux, c'est sentir comme couler dans ses veines la mémoire fluide de tout un glorieux passé.” (1) Une longue histoire, c'est le support, la justification, le principe de vie et de rajeunissement perpétuel de l'idée de patrie.

Chez les peuples qui commencent, à défaut d'histoire et d'une vie s'abreuvant au souvenir du passé, on trouve un sentiment invincible, une confiance sans bornes dans l'avenir. Cet avenir, les jeunes nations, au sang nouveau et vigoureux, elles le rêvent glorieux. Tous les efforts, toutes les activités tendent à le réaliser. Comme chez les vieux peuples on vit dans la pensée de perpétuer le passé, d'en conserver les vénérables traditions, chez les peuples nouveaux on vit dans la pensée de l'avenir. Les uns vivent de l'histoire, les autres pour l'histoire.

Allons-nous dire maintenant ce qu'est cette âme de la Patrie? la Patrie elle-même, telle que notre mentalité moderne la conçoit?

La Patrie, a dit un poète: (2)

C'est ton passé, c'est ton enfance,
C'est le contour comme de ton cher horizon,
C'est le nid adoré de tes amours premières,
C'est le charme infini des choses coutumières,
C'est le foyer sacré de la vieille maison !
C'est la langue des tiens, familière à ta bouche,
Celle qui tour à tour amoureuse et farouche,
Mêle au temps d'aujourd'hui le reflet d'autrefois !

(1) F. Brunetière, *loc. cit.*

(2) Ch. Grandmougin, — *Le Serment du soldat.*

La patrie, c'est le doux pays où nos yeux se sont ouverts à la lumière; c'est le beau ciel bleu, les bois ombreux, les fraîches vallées, les eaux courantes dans les vertes prairies, les montagnes aux cimes abruptes et embaumées; c'est le petit coin où fut mon berceau; c'est le foyer où notre enfance s'est épanouie, au sourire d'une mère, comme la fleur s'épanouit au sourire du soleil; c'est la vieille église où sous les regards caressants d'être aimés nous avons appris à balbutier le nom de notre Père des cieux, où pour la première fois nous avons reçu dans notre cœur le Dieu qui a réjoui notre jeunesse, c'est la terre sacrée où dorment leur dernier sommeil, à l'ombre de la croix, les grands aïeux. (1)

La patrie, c'est la famille, avec le trésor de ses souvenirs, de ses traditions d'honneurs qui se transmettent, précieux héritage de génération à génération.

La patrie, ce n'est pas seulement le présent avec son travail, ses joies et ses deuils, mais c'est aussi le passé et l'avenir." (2) Elle est au point de vue naturel, ce qu'est au point de vue surnaturel *la Communion des Saints*: touchante rencontre dans l'espérance et l'amour de ce qui a vécu et de ce qui est; merveilleuse fusion de l'esprit des générations disparues avec l'esprit des vivants; transfusion plutôt, de leurs sentiments et de leur rêve, qui fait

(1) De la race et de la nationalité naît dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie, sentiment profond et exclusif, qui se nourrit de l'histoire du passé et des souvenirs de notre vie personnelle, où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été, depuis les jours bénis de notre enfance, jusqu'aux agitations de notre maturité et à la perspective de notre tombeau.—P. LACORDAIRE.

(2) Il est un lieu dont le nom vous enflamme
Et dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme
Que dans le bronze ou le granit;
Ce lieu, c'est le berceau, c'est la rive chérie,
Coin de terre où chétif l'homme a reçu le jour.
Qu'on l'appelle Pologne, Irlande ou Sibérie,
Sables, glaces, pampas, c'est toujours la Patrie,
Et ce nom-là veut dire amour.

que nous sommes pour ainsi dire non seulement les fils et les héritiers de ces générations mortes, mais ces générations elles-mêmes."

Notre patrie, c'est notre génération s'abreuvant aux sources vives du passé, riche de toutes ses gloires; c'est notre génération vivant dans le présent des mêmes ambitions, fière des mêmes triomphes, souffrant des mêmes douleurs et des mêmes infortunes; c'est notre génération en marche vers l'avenir, le cœur plein d'enthousiastes ardeurs et d'immortelles espérances.

Notre patrie, mais elle vit toute entière en chacun de nous. Nous bénéficions de l'héritage de gloire et d'honneur qu'elle lègue à tous ses enfants. Au milieu de la foule immense, perdus dans le temps et l'espace, nous sommes des inconnus, bien peu de chose semble-t-il. Eh bien, malgré cette petitesse apparente, quand nous nous prenons à rêver du passé, nous nous sentons grands de toute sa grandeur. Le sang qui a coulé dans les veines de nos illustres ancêtres circule dans les nôtres. La gloire qui auréole leur front, nimbe aussi le nôtre. Aussi quand on prononce devant nous un de ces noms illustres dans les lettres, les arts et les sciences, nous sentons notre âme vibrer, un sentiment d'indicible fierté s'empare de notre cœur. Il semble qu'on nous rappelle notre propre gloire. Et en effet ne sont-ils pas de la même famille que nous ces hommes, de cette grande famille qu'on appelle la patrie; n'ont-ils pas respiré le même air, contemplé les mêmes horizons; est-ce qu'un jour nous n'irons pas reposer dans la même terre, mêler les restes de notre dépouille mortelle à leurs cendres saintes? Soyons-en fiers, comme un enfant l'est de son père, comme un religieux est fier de l'ordre illustre auquel il a l'honneur d'appartenir et dont il porte toute la gloire dans les plis de sa robe. (1)

(1) Notre milieu fait partie de nous-mêmes; nous tenons à lui par toutes les fibres. Notre ambiance agit sur nous, nourrit notre être comme d'un lait

La voilà l'âme de la patrie. C'est ce merveilleux ensemble qui embrasse tant de monuments divers, tant de traditions, tant de générations endormies, tant de souvenirs. C'est le passé, c'est le présent, c'est l'avenir. (1)

* * *

Il nous faut maintenant donner une notion du patriotisme. Si nous le pouvons le définir d'un mot.

Nous trouvons dans saint Thomas d'Aquin, une expression qui résume parfaitement ce qu'est pour nous la société. Elle est, dit-il, *un bienfaiteur*. Mais, ajoute-t-il aussitôt, non pas seulement un bienfaiteur occasionnel, intermittent, temporaire; mais *un bienfaiteur permanent*.

La protection de notre pays sur nos vies, sur nos biens matériels, sur notre réputation, nous est nécessaire en tout temps et partout, puisque en tout temps et partout nous sommes exposés à être atteints dans nos légitimes intérêts par l'égoïsme de nos semblables.

subtil, et établit entre nous et ceux qui se nourrissent de ce même lait cette fraternité spéciale que nulle divergence de vie ne fait complètement disparaître. Bien plus étroitement encore notre être est dépendant de ses sources. Il est relié à ses ascendants par un lien vital que rien absolument rien, ne peut rompre.—R. P. SERTILANGES, O. P., *Le Patriotisme et la vie sociale*.

- (1) Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
 Qui, nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
 Nous élève au-dessus de la réalité ;
 Quelques sons plus touchants, dont la douce harmonie,
 Écho pur et lointain de la lyre infinie,
 Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
 Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
 C'est le ciel du pays, le village natal ;
 Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
 Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
 Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
 Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
 Le vent de la forêt glissant sur les talus,
 Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
 Et nous jette, au milieu de nos tristes misères,
 Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

OCTAVE CRÉMAZIE.

A ce bienfait primordial, *fondement social et rationnel* du patriotisme s'ajoute d'autres bienfaits intellectuels et moraux, et qui font que le patriotisme n'est pas seulement une affaire de raison, *mais aussi de sentiment* où le cœur a sa grande part.

Le patriotisme a donc son fondement *sur la dette de reconnaissance* de chaque homme envers la société publique dont il reçoit les bienfaits.

Cette dette de reconnaissance est *une dette spéciale*, semblable mais non identique à beaucoup d'autres, envers Dieu par exemple et envers nos parents. C'est ce qu'indique le nom de patriotisme, *avec l'idée de paternité* qu'il suggère, notre pays nous ayant engendrés à une vie spéciale, la vie publique et sociale, complément de la vie individuelle et familiale.

En effet, en nous assurant les bienfaits que nous avons énumérés, la patrie nous engendre à la plénitude de notre développement humain; elle est pour nous, selon la pensée de l'Ange de l'Ecole, un principe générateur de notre être ⁽¹⁾ — le principe de notre pleine capacité de suffire à toutes nos exigences de nature et de vie. ⁽²⁾

Il y a donc, par analogie avec la paternité dans la famille, *une paternité et une maternité morale de la société politique*, qui mérite ainsi son nom de patrie. C'est ce qui fait que le *patriotisme est une sorte de piété filiale*.

Fr. A. Villermet, O. I.,

Saint-Hyacinthe.

(1) *Quoddam essendi principium.* — II^a, II^o, Quest. Cr., art. 4 ad 3^{um}.

(2) *Ad vitæ sufficientiam principium.* — I lib. Etic., lect. L.



CHRONIQUE



UNE de livres, dit Mlle Préfère, lorsqu'elle entre dans la bibliothèque de M. Bonnard. Et vous les avez tous lus? "Hélas! oui, répond le vieux savant, et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y en a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser.

Voilà qui est encourageant! Livrez-vous à l'étude maintenant! Sortez de leurs rayons les tomes poussiéreux qui contiennent la science et les leçons des grands hommes! Consacrez de longues veillées à comparer les textes des écrits de ceux que l'humanité regarde comme les maîtres de la pensée, pour y découvrir l'origine et le secret des choses! Platon et Aristote ne sont pas toujours du même avis; saint Thomas et saint Bonaventure diffèrent souvent d'opinion; Pascal ne pense pas comme Descartes; Newton est contre Leibnitz; Bossuet contre Fénelon. Cela mérite-t-il vraiment qu'on se donne tant de peine si, en définitive, un état troublant d'incertitude doit être le partage de notre esprit. Autant vaudrait presque l'ignorance absolue. Et pourtant, que ferions-nous sans l'hé-

ritage des connaissances acquises que nous transmettent les livres? Se figure-t-on quelle serait notre position s'il nous fallait tout apprendre de nouveau? Un auteur rapporte qu'il eut une nuit un songe effroyable. Il rêva que tout le genre humain, à son réveil, un beau matin, trouvait blanches et unies les pages de tous les livres sur la surface de la terre. Ce fut une consternation générale. Un émoi indescriptible s'empara de tous les hommes, qui erraient partout de désespoir, parce qu'ils ne connaissaient plus rien et que la pensée du monde était anéantie. Ne soyons pas injustes envers ceux qui ont vécu et pensé avant nous. Aussi, je me hâte d'ajouter que la citation qui ouvre ma chronique est d'autant plus sujette à restriction qu'elle provient d'une œuvre fantaisiste et même d'un auteur dont il ne faut prendre les propos que pour ce qu'ils valent, tout brillant écrivain qu'il est. En effet, de l'élite des penseurs qui ont paru dans le monde, tous s'accordent sur l'essence des doctrines; ils ne se divisent que sur des points de détails.

Mais ce que l'on ne peut discuter, c'est que la production des livres n'a jamais été aussi considérable qu'à notre époque. A Paris seulement, dit-on, il se publie cinquante livres par jour, sans compter les périodiques et les journaux. Il faudrait presque une journée entière pour lire seulement les titres de tous ces imprimés. Cinquante volumes dans l'espace de vingt-quatre heures! Voyez-vous cela! "C'est une orgie monstrueuse, dit encore M. Anatole France, nous en sortirons fous. Le livre est l'opium de l'Occident; il nous dévore. Un jour viendra où nous serons tous bibliothécaires, et ce sera fini." Non, le monde ne finira pas comme cela, pas plus qu'il n'y a, dans la conjoncture, matière à folie. D'ailleurs, suivant un ancien précepte, nous avons moins à nous inquiéter du nombre des livres que de leurs enseignements. Mais, précisément, si les livres sont censés contenir le résultat de l'expé-

rience et de la sagesse des générations qui nous ont précédés, comment se fait-il que la plupart des hommes ne soient pas aujourd'hui plus sages, meilleurs, et que leur mentalité soit encore exposée à éprouver tant de méprises et de défaillances? Il y a longtemps, il me semble, que nous devrions être tous parfaits; il faut assurément que nous y mettions de la mauvaise volonté. Mais il n'est pas donné à chacun non plus d'avoir sa bibliothèque. Et puis, s'il existe des gens qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point, il en est certainement qui lisent sans profit, faute de savoir lire: j'étais moi-même, jusqu'à tout récemment, du nombre de ces derniers, et c'est ce qui explique le peu de progrès que j'ai fait dans le raisonnable. Hélas! disons-le aussi, puisque nous sommes sur la voie des aveux, que les livres ne sont pas tous des "océans de bons conseils, de raison, de prudence et de vertu."

Il y a, dit l'Écriture, deux espèces d'hommes: hommes de mensonge et de vérité. Les livres, comme les hommes, à première vue, se ressemblent; en réalité, comme les hommes aussi, ils sont très différents. Mais cette ressemblance initiale fait que le lecteur inattentif, ou dont la raison manque de critique, est souvent la victime des erreurs et des sophismes contenus dans les imprimés. Il ne manque même pas de livres remplis de contradictions qui sont signés par des hommes de la plus parfaite sincérité. Mais que l'auteur ait été de bonne ou de mauvaise foi, il y a beaucoup de textes qui ne sont que des faux manifestes et qui échappent à l'attention.

Le siècle qui vient de finir a même été témoin d'un phénomène intellectuel qui ne s'était pas vu depuis les temps de Gorgias; d'une aberration de l'esprit que l'on croyait bien ne plus devoir se produire, tant elle avait paru absurde aux contemporains des Sophistes grecs, ces prétendus savants universels, et qu'elle va, en effet, à l'encontre

de la raison qui a toujours été commune au genre humain.

Voici. Il y a une classe de personnes dont il faut tout d'abord se défier presque autant que de nos amis et qui s'intitulent les philosophes. C'est incroyable, me direz-vous ! Comment ! parler ainsi de ceux qui se vouent à l'étude de la sagesse, l'étude par excellence, qui savent si bien vous expliquer toutes choses par les causes les plus hautes, les plus cachées, n'est-ce pas manquer de respect aux hommes qui, d'après Pythagore et Platon, devraient gouverner l'humanité ? Entendons-nous. C'est qu'il y a philosophes et philosophes. Les sophistes s'affublent souvent de ce beau nom, et l'estime que je porte aux premiers n'a d'égale que la défiance que m'inspirent les seconds.

Le sophiste, en effet, raisonneur captieux, est la contrefaçon du philosophe ; il abuse des mots ; il en renverse la portée et la valeur.

Vous voyagez à la campagne, par la grande route. Quelqu'un vous aborde, fort civilement d'ailleurs, et vous tient compagnie — “ Il est évident, dites-vous, au bout de quelques moments, que ce chemin va à l'ouest et conduit au village que je vois devant moi. ”

— “ Il est aussi vraisemblable, reprend votre interlocuteur, que ce chemin aille à l'est et n'aboutisse nulle part. ”

Un peu plus loin, vous ajoutez : — “ Ce village n'a pas d'église et renferme si peu de maisons, que c'est plutôt un hameau. ”

— “ Ou une ville, réplique votre contradicteur, car, au fond, ville, village ou hameau, cela ne diffère en aucune manière. ”

Ce raisonnement vous surprend à l'extrême, et, instinctivement, vous vous tenez à une plus grande distance de ce singulier personnage, qui poursuit à haute voix, comme se parlant à lui-même : “ Tous les êtres sont identiques. Tous les contraires et les contradictoires sont identiques ;

on peut affirmer et nier la même chose, en même temps, dans le même sens et sous le même rapport; l'être et le néant, le vrai et le faux, le oui et le non sont identiques..." Vous êtes arrivé au village, et vous en profitez pour vous éloigner de la présence d'un homme qui tient un langage qui est la négation même de la raison, de la parole et de la pensée.

Je viens de définir le système philosophique de Hegel, que le sophiste allemand a lui-même nommé le système de l'Identité, et dont les théories peuvent être rendues par les formules suivantes: *Identité de l'identique et du non-identique; identité des contradictoires; identité de l'être et du néant, de l'erreur et de la vérité* (1).” Comme vous le voyez, les sophistes de ces deux époques se ressemblent. Ceux du temps de Socrate ne voyaient pas de différence entre la vérité et l'erreur, et n'étaient nullement embarrassés de prouver n'importe quelle idée et son contraire.

Et lorsqu'on sait que Renan, en France, fut un des disciples de Hegel, on s'explique d'abord les inconséquences, les indécisions continuelles, la mobilité d'idées de cet esprit, allant tour à tour de Kant à Hegel, de Hegel à Spinoza, de Spinoza aux mystiques pour arriver, finalement, à cet état d'indifférence qui ne sait s'attacher à rien d'une manière stable et décidée; puis, on se rend compte ensuite de tout ce qu'il y a d'indéterminé dans les principes de sa philosophie sans logique, de sa morale sans règles, de sa religion sans dogmes ni symboles, de ses contradictions enfin dont sont remplis ses ouvrages. Quand un historien de cette mentalité déclare, de plus, que “pour faire revivre les hautes âmes du passé, *une part de divination et de conjecture doit être permise*”, il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes et une pareille méthode, il prenne de grandes licences et (un jour le mot lui est échappé)

(1) “L'Être et le néant sont même chose.” Hegel, Log. § 88.

“caresse sa petite pensée.” Aussi, a-t-on comparé la plupart des ouvrages historiques de Renan à des romans. Il dit, en effet, tout ce qu’il veut dire; mais il le dit si bien que le lecteur y est pris presque à son insu, s’il ne se surveille et ne possède une critique suffisante pour démêler, au besoin, le faux d’avec le vrai (1).

Un autre malheureux, imbu de cette doctrine, s’écriait naguère: “La propriété c’est le vol, la religion c’est l’athéisme, et le gouvernement, c’est l’anarchie.” Les sophistes grecs soutenaient qu’il n’y a d’autre justice que la force. Les conséquences de cette maladie intellectuelle sont, en métaphysique, l’athéisme, en morale, l’abolition de la conscience et de la distinction du bien et du mal.

Le sophisme! il frappe nos oreilles à chaque instant dans la conversation; on le poursuit à pleines colonnes dans les journaux, surtout depuis que tant de gens ont recours à cette nouvelle puissance qu’est la presse quotidienne pour dire tout ce qu’ils pensent; s’il ne se risque guère dans les revues, on le retrace dans les livres de maints auteurs, où il se croyait à couvert, le traître, sous certains grands mots d’allure scientifique ou d’une phraséologie entortillée. Le sophisme! mais il court le monde, d’autant plus qu’aujourd’hui presque tous les hommes savent lire, qu’on lit avec inattention et d’autant plus vite que la quantité de la matière imprimée va toujours crois-

(1) Voici en quels termes Théodore Keim, un des chefs de l’école rationaliste de Tubingue, à laquelle M. Renan semblait appartenir un peu, parle de la *Vie de Jésus* :

“C’est un roman. . . . Ce sont de nouveaux *Mystères de Paris*, écrits avec rapidité pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes. . . . Sur toutes les questions graves le livre est nul scientifiquement.

“Au lieu de se jouer de cette grande histoire de Jésus que tous les siècles contemplent avec recueillement, au lieu de flatter les esprits blasés, de contrister les croyants, et d’outrager la science, je parle de la science libre, que M. Renan se remette au travail avec conscience et recueillement, qu’il n’essaye plus d’écrire en six mois, dans une hutte de Maronites, et entouré de cinq ou six volumes, l’histoire des temps apostoliques annoncée dans son introduction: alors il pourra obtenir son pardon des amis de l’histoire véritable, qui, aujourd’hui, rient de son singulier triomphe.”

sant, multipliant encore les difficultés qu'éprouvait déjà la classe moyenne des esprits de juger ce qu'ils lisent. "J'ai même vu de grandes intelligences absolument trompées par les écrits les plus absurdes", déclare un critique judicieux.

"Quel est, se demandait déjà, il y a un quart de siècle à peine, ce même observateur ⁽¹⁾, quel est l'état réel de la raison publique au milieu des torrents de doctrines qui entraînent les esprits? Que fait-on dans ce tourbillon?

"D'abord on écoute peu; puis on juge peu. L'audace de tout dire a fait naître la patience de tout écouter. On laisse passer; on ne regarde rien en face. On ne pense pas ce qu'on entend. On se laisse bercer aux images, aux mouvements, aux impressions diverses qu'on reçoit passivement comme un miroir. Mais, agir, par soi-même sur ces données, suivre les raisonnements, en vérifier les bases, reprendre pour comparer, relever les contradictions, exclure l'absurde, discuter le pour et le contre, peser, juger, discerner et conclure, c'est une peine que l'esprit ne prend plus. Ces choses même paraissent surannées, comme les mots qui les nomment. Dans cet état de démission intellectuelle, on devient victime de l'anarchie des mots, des arguments et des images, des illusions et des mensonges."

Naturellement, cette disposition d'esprit engendre le sophisme et la tolérance de l'erreur. Voici une discussion entre deux écrivains: "Il semble que, selon vous, Dieu n'est qu'une abstraction. Mais si Dieu n'est qu'une abstraction, franchement il n'y a pas de Dieu. Si, pourtant, vous pensez autrement que moi, et si, pour vous, Dieu n'est qu'une abstraction, je me garderai bien malgré cela de vous accuser d'athéisme." On ne saurait être plus aimable, si cette manière de s'entendre n'était qu'un fléchissement de la pensée, une abdication de la raison.

(1) A. Gratry.

M. André-Marie Ampère donnait à son fils Jean-Jacques Ampère le conseil suivant pour l'aider à s'orienter dans ce labyrinthe de contradictions, soit écrites, soit entendues: "Etudie les choses de ce monde, lui dit-il, c'est le devoir de ton état, mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. *Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille...*"

C'est nous qui soulignons. Il nous faut d'autant plus n'écouter aujourd'hui les savants ou ceux qui parlent au nom de la science, que plusieurs d'entre eux se plaisent à brouiller les idées reçues, à voir des conflits où il n'y en a pas et où il ne saurait y en avoir, à répandre, par exemple, le plus inconcevable de tous les sophismes: celui de l'impossibilité de concilier aujourd'hui la foi avec la science.

J'ouvre un livre tout récent d'un de ces hommes qui prétendent parler au nom de la science, et, dès la première page, je lis: "Le plus grand mal de notre temps est que la Science et la Religion y apparaissent comme deux forces ennemies et irréductibles (1)."

Rien que cela.

Malheureusement, il existe un petit inconvénient pour accepter comme vraisemblables des assertions de ce genre: c'est qu'elles sont en opposition directe et formelle avec les faits; mais on passe et on affirme quand même; on ne sera pas cru de tout le monde, mais il en restera toujours quelque chose.

(1) *Les Grands Initiés*, livre curieux, bien écrit, mais de mince valeur au point de vue scientifique. Dans plusieurs parties de son ouvrage, l'auteur s'inspire du visionnaire Fabre d'Olivet. Quant à la légende amplifiée de Krishna, qui eut un grand retentissement au commencement du siècle dernier, Bentley a établi qu'elle n'est qu'un pastiche, qu'une grossière falsification de l'Evangile. Si ce livre prouve quelque chose, c'est la révélation et le monothéisme primitifs, vérités qui vont en s'altérant avec le cours des âges, mais dont on retrouve encore, à l'aurore des temps historiques, quelques lambeaux conservés dans les sanctuaires de quelques-unes des grandes races post-diluviennes.

La vérité est que tous les chrétiens, les catholiques de tous les temps, qui ont fait de la science l'occupation de leur vie, à qui on attribue toutes ces belles découvertes dont se glorifie l'humanité, qui ont surpris tant de secrets à la nature, qui n'ont jamais affirmé que ce qui leur a paru évident, rigoureusement démontré, qui, enfin, ont amené les connaissances humaines au point où elles sont aujourd'hui, n'ont jamais rencontré matière au moindre conflit entre la science et la foi, et la raison en est que les vérités naturelles et les vérités surnaturelles, procédant d'un même principe, ayant pour auteur le même Dieu, qui est aussi l'auteur de la raison et de la foi, ne peuvent pas être en opposition. Autrement, Dieu se renierait, la vérité combattrait la vérité: ce que ne peut admettre le sens commun. En général, la science et la foi n'ont rien à voir ensemble; il suffit que chacune se tienne dans sa sphère pour que tout conflit soit absolument impossible. La science dont on veut ici parler est la science de l'observation et de l'expérience, celle même dont se réclament les Cuvier, les Cauchy, les Leverrier, les Ampère, les de Quatrefages, les Claude Bernard, les Pasteur; des égyptologues et orientalistes illustres comme Champollion, Eugène Burnouf, Lenormant, Maspero, Rawlinson, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus connus du siècle dernier. Ces savants-là n'ont jamais été ni arrêtés ni gênés dans leurs études par leurs opinions religieuses. Ils ont fait de la science pour elle-même sans jamais revendiquer pour elle le droit et le pouvoir de fonder une morale, et ils n'ont jamais constaté que le résultat de leurs travaux contredisait aucune des vérités révélées. Mais aussi ce ne sont pas des savants de cet ordre que l'on verra pontifier au Trocadéro une fois l'an à la "fête de la Raison", spectacle qui ne serait que comique s'il n'était le comble même de la démençe.

Voici d'où proviennent ces prétendus conflits dont on parle tant dans un certain monde.

A côté de la science positive, qui ne se paie ni d'hypothèses aventureuses, ni d'allégations risquées, de théories qui ne sont que de tristes jeux de l'imagination, il y a la pseudo-science, la "science idéale" composée surtout d'opinions individuelles, science qui est toujours courte par quelque endroit, qui va jusqu'à un certain point; puis qui procède par intuitions, par conjectures, par *divination*, qui, néanmoins, ne reconnaît point de limites à sa compétence et croit pouvoir nous mettre d'emblée en possession de l'univers. "Le monde aujourd'hui est sans mystère, dit M. Berthelot dans la Préface des *Origines de l'Alchimie*; — la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral." Cette science tapageuse, sans discipline, qui s'énonce par des déclarations que souvent les découvertes du lendemain démentent, est celle des Strauss, des Hæckel, des Huxley, des Berthelot, des Renan. Les adeptes de cette science ont une manière de parler qui leur est spéciale: "La science dit... la raison montre... la critique établit..." Si, cependant, vous demandez des preuves, si vous objectez que la science, après tout, se réduit à peu de choses, qu'elle ne peut expliquer la nature intrinsèque de nombre de phénomènes qui nous entourent, la nature intime de la force, du temps, de l'espace, de la chaleur, de l'électricité, que nous ne pouvons saisir avec nos sens les causes premières, qu'il y a pourtant des réalités qui, de leur nature, ne sont point du domaine de la connaissance sensible et qui ne peuvent être atteintes que par l'intelligence seule, qu'enfin la science ne peut à peu près rien dans l'ordre des vérités surnaturelles qui, de tout temps, ne s'en sont pas moins imposées au genre humain, on vous répond que "la

négarion du surnaturel est devenu un dogme pour tout esprit cultivé (1).”

Cela vous apprendra à soulever des objections et à ne pas croire sur parole des gens qui prononcent d'autorité.

“ Je me souviens qu'un jour, raconte M. Ollé-Laprune, je parlais à M. Pasteur des joies que devait lui procurer ce monde des infiniments petits, découvert et exploré par lui :

— “ Parlez plutôt, reprit-il, du sentiment de mon ignorance que chaque pas dans ce monde inconnu rend plus vif; je ne connais presque rien, je suis de toutes parts entouré de mystères. ”

Les déclarations bruyantes de ces hommes qui, comme M. Berthelot, M. Renan, croyant tout savoir, parlent ainsi au nom de la science sans être autorisés par elle, qui la compromettent, égarent néanmoins beaucoup d'esprits sans défiance ou qui ne possèdent pas les connaissances exactes, positives, nécessaires pour contrôler leurs raisonnements sophistiques. Ils nous rappellent forcément, tellement le parallélisme des circonstances est frappant, “ ces temps périlleux ” dont parle l'Apôtre :

“ Alors l'apostasie deviendra commune dans le monde; l'esprit d'erreur et de mensonge se répandra partout; impatients de la vérité, les hommes ne supporteront plus la saine doctrine; ils se donneront une multitude de maîtres et s'attacheront à des fables, les décorant du nom de science. ”

Ce sont ces nouveaux maîtres, ce sont ces fables décorées du nom de science, et nullement la pensée vraiment scientifique moderne, qui sont aujourd'hui la cause de la nouvelle confusion des langues touchant les rapports de la Science et de la Foi.

Il y a des sophismes à ce point transparents qu'on les

(1) Renan, *Vie de Marc-Aurèle*.

découvre à première vue; ils ne sont pas très dangereux, pourvu qu'on soit quelque peu sur ses gardes. Tel est celui d'une certaine égalité à laquelle des niveleurs, de nos jours, voudraient soumettre tous les hommes: chose impossible, vu qu'il y en aura toujours quelques-uns qui seront plus égaux que les autres, suivant le mot de Beaumarchais. Quand nous serons tous pareillement intelligents, doués des mêmes facultés, soit spirituelles, soit corporelles, que nous parlerons de la même façon, que nous ferons tous les choses de la même manière, nos repas, comme aux jours du roi Artur, nous étant servis en même temps autour d'une table ronde, où il n'y a ni haut ni bas bout, ce sera peut-être un peu inquiétant, mais personne ne pourra se croire supérieur aux autres.

Il n'est pas rare que des sophismes se dissimulent sous le charme de l'harmonie du style, dans les subtilités du raisonnement, et demandent beaucoup d'attention pour être remarqués. Celui de l'absence de tout paupérisme que voudraient voir régner en ce bas monde quelques faiseurs sociaux, est de ce nombre. Il faudrait, pour rendre praticable pareil projet, une planète organisée sur commande, habitée par des êtres pas du tout paresseux, économes, toujours très sages, exempts de toute imperfection. Tel n'est pas le sort de notre boule, ni la condition des gens qui s'y meuvent, d'après ce que je puis en connaître par moi-même.

Certains sophismes ne sont que plaisants, inoffensifs pour le lecteur; d'autres, malfaisants, visent à détruire l'ordre social ou l'empire des croyances religieuses: ceux-là font la nuit dans les âmes et pervertissent les intelligences. Un des sophismes de cette nature qui exerce aujourd'hui sa tyrannie en France, est de penser qu'on peut former des générations modèles au moyen de la morale laïque, telle qu'enseignée actuellement dans les écoles de plus en plus laïques de ce malheureux pays. C'est un

des sophismes les plus funestes qui puissent exister. On veut opérer sur le fonds humain non tel qu'il est de sa nature, mais tel qu'on voudrait qu'il fût, repétrir le cerveau de son voisin et lui imposer sa propre façon de penser et de croire. Une éducation qui ignore les destinées suprêmes de l'homme, que ne pénètre aucune instruction religieuse, ne répond nullement aux appels intimes et aux besoins impérieux de tout notre être. Une telle préparation première ne peut qu'exposer à bien des mécomptes l'individu aux prises avec les réalités de la vie.

On sait que l'instruction laïque, sans l'affirmation d'aucune religion positive, est la théorie favorite des politiciens avisés et patriotes qui commandent aujourd'hui en France, et qui, par une lente désorganisation sociale, la conduisent à l'impuissance et à l'anarchie. Cette théorie leur vient en droite ligne des jacobins contemporains de l'auteur du *Contrat social*. Comme il était alors nécessaire de modifier le rouage politique, de mettre fin à des abus certainement devenus intolérables, d'améliorer le sort de la nation, au lieu de s'en tenir à ce qui était humainement possible dans les circonstances, de reprendre, de corriger ce qui était susceptible de mieux, d'agir comme des hommes que guide leur raison, on oublie, à un moment donné, que si les générations passent, le fonds de l'humanité ne change pas, qu'il se conserve, malgré le temps et les lieux, avec ses mêmes vices, ses mêmes faiblesses et ses mêmes imperfections. On découvre, dans les pages du *Contrat social*, un homme type, créé de toutes pièces par l'idéologue à qui nous devons ce fameux pacte, et, bon gré mal gré, on applique à cette humanité nouvelle, abstraite, toute différente de celle qu'on avait connue jusqu'alors, humanité sans traditions, sans liens avec le passé, une constitution faite exprès pour elle, arrêtant, du même coup, et sa croyance future et ce que devait être désormais, dans tous ses détails, sa vie sociale et politique.

Quelques mois plus tard, on avait l'anarchie spontanée, et quatre ans après, la Terreur, des massacres, l'échafaud en permanence, des atrocités sans nom, et, pour couronnement, la fête de la Raison, comme maintenant, puis, enfin, ce qui fatalement finit toujours par arriver en pareil cas, le dictateur, le maître. Aujourd'hui, vingt-cinq ans de morale laïque, d'instruction laïque, n'ont produit que des résultats négatifs. La criminalité a triplé, et des six cent mille individus qu'elle fournit aux prisons chaque année, on compte six fois plus d'enfants que d'hommes. "A l'obligation de savoir lire on a joint la faculté de tout lire, et la presque nécessité de lire ce qu'il y a de pis (1)."

Pauvres enfants, ajoute un témoin oculaire, l'expérience est faite! On en a peuplé les prisons, et le reste est entré dans la vie sans formation morale, sans principes, sans véritable éducation. Ils achèvent de perdre dans les écoles laïques les traditions qui autrefois faisaient la force et la dignité du pays.

Chez nos jacobins modernes, comme chez ceux de la fin du dix-huitième siècle, c'est toujours la même conception sophistique de l'humanité qui fait loi, non l'humanité de la nature, mais celle de la raison raisonnante. C'est pourquoi, malgré l'irréductible impuissance de la rendre meilleure par la simple morale laïque sans contact avec les vérités éternelles, impuissance pleinement démontrée par d'amères déceptions, on s'aveugle néanmoins aujourd'hui comme à l'époque de la Constituante (2). A en juger par ce qui fait le sujet à peu près habituel des séances de

(1) A. Fouillée.

(2) " Nous voulons, nous devons reprendre l'œuvre de la Constituante, supprimer les Congrégations autorisées, leur arracher l'enseignement de la jeunesse française. ... Il faut abroger la loi Falloux, retirer à toutes les congrégations religieuses le droit d'enseigner, le confier à l'Etat. ... C'est là le point essentiel de notre programme, et nous ne pouvons accorder nos voix, on ne peut se dire radical, ou radical-socialiste, si on ne l'accepte pas." (Déclaration de M. Louis Burnet, secrétaire administratif du Grand Orient, au convent maçonnique de septembre 1901.)

la Chambre depuis ces trois ou quatre dernières années, la majorité actuelle des représentants de la France, ne semble avoir qu'un objectif: satisfaire ses haines antireligieuses. On a repris, avec un peu plus de façons dans les procédés, jusqu'à présent du moins, le vieux dicton des jacobins de la Révolution: "Tremble, meurs, ou pense comme moi." On ne meurt pas encore, mais si on ne veut pas conformer absolument son genre de vie et sa manière de penser aux prescriptions de l'Etat, on souffre, on subit mille vexations sous une forme ou sous une autre, jusqu'à ce qu'on soit contraint, prince ou roturiers, d'émigrer, d'abandonner le sol natal. Une République qui agit ainsi est tout à fait étrangère aux mœurs de la liberté. Et, puisque, aussi longtemps que la vérité sera immuable, les mêmes causes produiront les mêmes effets, il faudra, pour ramener les choses dans l'ordre, pour permettre à la logique de reprendre son cours naturel, un de ses coups de foudre dont l'histoire nous fournit tant d'exemples et dont parle Emile Augier dans *Contagion*: "Conscience, devoirs, famille, faites litière de tout ce qu'on respecte! Il vient un jour où les vérités bafouées s'affirment par des coups de tonnerre."

Je voulais, dans cette chronique, dire quelques mots des écoles littéraires qui ont vu le jour en France pendant le 19^e siècle, de celles surtout qui cherchent à prévaloir aujourd'hui, et qui sont tellement nombreuses et de tendances diverses, qu'on pourrait presque appliquer à notre époque ce que Vauquelin de la Fresnaye disait de la sienne:

"Car depuis quarante ans déjà, cinq ou six fois
"La façon a changé de parler en français."

C'était aussi mon intention de toucher, en passant, aux choses du pays, de parler d'un événement, je vous le donne

à deviner, celui de la fondation, au commencement de l'année 1904, d'une bibliothèque, oui! d'une vraie bibliothèque publique, à Waterloo, dans le comté de Shefford, et cela grâce à l'initiative, au zèle intelligent de Madame de Varennes, aidée du précieux concours du *Journal de Françoise*, événement qui peut être le point de départ d'un très bon mouvement dans notre vie littéraire. Aux yeux de Cicéron, "une bibliothèque au milieu d'un jardin" complète le bonheur de la vie humaine. Aussi, je vous assure que des citoyens qui sont contents, ce sont ceux de cette petite ville de Waterloo. J'ajoute qu'il est tout à fait désirable que l'exemple que nous ont donné ces deux femmes soit suivi par toutes les grandes et petites villes de la province. Ah! si les hommes voulaient seulement s'en mêler. N'oublions point, toutefois, que les bibliothèques publiques ne seront bienfaisantes qu'à condition de n'être composées que de livres qui ne pèchent point sous le rapport de la morale et qui ne contiennent pas trop de paradoxes. Autrement, mieux vaut cent fois, mille fois n'en pas avoir. Mais, ces deux écueils évités, nous retirerons certainement grand profit de la diffusion du savoir par le moyen des bibliothèques publiques, et, bien avant l'arrivée de la fin des temps, nous serons tous, hommes et femmes, des personnes très instruites et distinguées, ce qui sera charmant.

Je voulais aussi mentionner les succès qu'à remportés à Paris M. Chapman avec ses *Aspirations*, qui l'ont porté tellement haut qu'il brille maintenant même parmi les étoiles du firmament littéraire de la mère patrie. Aurons-nous jamais pareille chance, nous, pauvres lumignons que nous sommes! En attendant, que M. Chapman veuille bien accepter les félicitations de ses compatriotes, qui se réjouissent des lauriers qu'il a recueillis, en faisant honneur à son pays.

Et puis, nous avons eu, au mois de mars dernier, *Gouttelettes*, par M. Pamphile LeMay. Voilà déjà longtemps que notre vieux barde n'avait plus chanté. Je commençais à croire qu'il boudait les muses, et j'avais pensé à lui en faire des reproches dans une de mes prochaines chroniques. Aussi bien, pouvait-on craindre que ces déesses elles-mêmes, malgré la beauté de nos paysages et la grandeur mélancolique de nos montagnes, finiraient par désertier complètement nos climats rigoureux pour des cieux plus doux. Il n'en est rien, et jugez de mon plaisir. *Gouttelettes!* est-ce assez gentil, ce titre-là! Vous pensez tout de suite à quelque chose de délicat, de délicieux, de délectable; la lecture de ce petit volume est, en effet, un régal littéraire que ne manqueront pas de se donner ceux qui savent goûter les plaisirs intellectuels.

Enfin, *the last but not the least*, nous venons d'avoir *Jean Talon*, par l'honorable M. Chapais, le vrai chroniqueur, le chroniqueur en titre de la REVUE. L'intendant Talon est une des figures les plus méritantes et les plus sympathiques de notre histoire. Le livre de M. Chapais était attendu avec une impatience qu'expliquent notre patriotisme et le talent bien connu de l'auteur; cet ouvrage ne contribuera pas peu à augmenter notre richesse littéraire.

Il faut que je m'arrête. Le cadre de ma chronique est rempli. D'ailleurs, le jour, qui va bientôt paraître, me défend de poursuivre, comme dans les *Mille et une Nuits*, et je suis obligé de remettre à une autre causerie l'occasion de "communiquer de l'abondance de mon petit trésor au cher prochain."

Alphonse Gagnon.

Québec, mai 1904.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN VOYAGE AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE

(Suite)

II

CONSTANTINOPLE



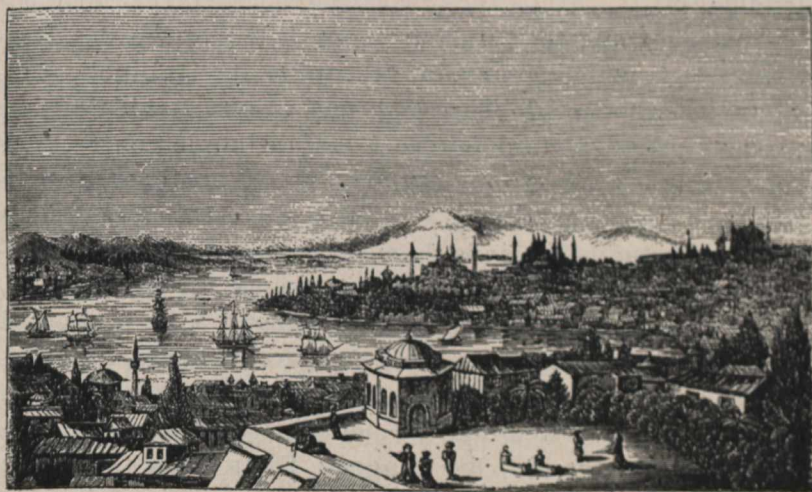
DE Smyrne nous partons pour Constantinople... Après une nuit de navigation nous sommes à l'entrée des Dardanelles, espèce de canal naturel qui s'élargit à un endroit pour former la mer de Marmara, se rétrécit de nouveau devant Constantinople, s'appelle alors le

Bosphore et débouche dans la mer Noire, unissant celle-ci à la mer de l'Archipel et à la Méditerranée. C'est une protection naturelle vraiment superbe pour Constantinople, protection renforcée encore par les traités qui ont suivi la guerre de Crimée, et qui ont interdit aux escadres européennes de pénétrer dans le détroit.

Depuis, l'Europe a essayé de briser les entraves dont elle s'était ligotée elle-même: aujourd'hui chaque ambassadeur peut avoir deux stationnaires à sa disposition. Mais c'est peu de chose, et le Sultan Rouge continue à ne pas compter en vain, hélas! sur la rivalité des Puissances pour se permettre impunément les plus horribles massacres de

Chrétiens. Et dire qu'en 1856 la France et l'Angleterre se sont unies pour protéger ce pourceau doublé d'un tigre. (1)

L'entrée des Dardanelles est gardée par des forts et des canons, visibles à l'œil nu. Mais s'ils sont comme l'escadre, ils sont peu redoutables. C'est qu'en effet, on voit ici la fameuse escadre turque composée de cinq ou six vaisseaux



Vue de Constantinople.

qui se perdirent dans la mer de Marmara lors de la guerre gréco-turque, finirent par se rallier là, et oncques depuis ne bougèrent. Ils en seraient bien empêchés, étant avariés de la quille au mât. Quant à les remorquer jusqu'à Constantinople, vous comprenez que le Sultan ne payant

(1) Je n'ignore pas que la guerre de Crimée (1854) fut provoquée par les empiétements des moines grecs sur les droits des Latins à Jérusalem, et par la prétention de la Russie à un protectorat sur tous les chrétiens grecs de l'empire turc. Mais on pouvait modérer l'ambition moscovite sans fortifier la puissance du sultan. Je le répète, la simple humanité réclame la destruction de cette puissance. Là contre que valent les subtilités de la diplomatie ?

pas même ses cuisiniers, ne va pas payer des chauffeurs pour une pareille besogne. Il est vrai qu'il pourrait la faire faire et ne pas payer. C'est un autre système de gouvernement où il est passé maître. Mais bast! autant vaut laisser ces baraques flottantes s'effriter là de vétusté! Cela vous donne une petite idée de ce qu'est l'administration turque. Le Turc vit au jour le jour, pillant ce qu'il peut ce jour-là et comptant sur Allah pour le pillage du lendemain.

Nous mettons tout un jour pour la traversée des Dardanelles; nous longeons la presqu'île de Gallipoli, l'ancienne Chersonèse de Thrace, d'une valeur stratégique de premier ordre, pour défendre Constantinople contre l'Europe. Sur les bords nous remarquons de nombreuses maisons en bois. La ville de Gallipoli elle-même n'est guère composée que de maisons de cette sorte. La mer de Marmara se montre un peu méchante; nous lui pardonnons, mais nous pardonnons moins facilement à la pluie, qui nous fait manquer notre entrée dans le Bosphore, laquelle, dit-on, est d'une magnificence incomparable par un beau soleil couchant. Le soleil se couchait bien à notre arrivée... mais derrière les nuages. Enfin nous tâcherons de bien écarquiller les yeux demain. Nous étions dans la Corne d'or trop tard pour pouvoir débarquer. Nous nous dédommageons en faisant entre Français une veillée sur le pont en face de cafés très bien illuminés, que la pluie a rendus vides, et à bord de ces fameux quais, cause du conflit franco-turc, qui nous vaudra à nous-mêmes bien des misères. Ce soir-là, si la police turque nous avait entendus, je crois que nous serions encore dans les cachots de Constantinople, sinon au fond du Bosphore. Chacun faisant part de sa petite expérience sur les affaires turques; on médit à cœur joie de l'administration de Sa Hautesse, on médit seulement; car il est impossible de calomnier sur un pareil sujet. J'appris là, par exemple, qu'il est très

dangereux d'envoyer des boules dans l'Empire, surtout si elles sont ferrées. Une cargaison étant en effet arrivée à Beyrouth on fut très inquiet à la douane de ces engins de combat: on en expédia des spécimens à Constantinople, sans doute au ministère de la guerre. Là on ne les scia pas en deux, pour voir ce qu'elles avaient dans le ventre (comme on le fit ailleurs pour d'autres boules, qui n'étaient pas ferrées); mais aux craintifs douaniers on envoya cette réponse scientifique: "Ce ne sont pas des boulets; cela pourrait en tenir lieu si on avait des canons." Depuis, la douane arrête impitoyablement ce genre de globes sphériques, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne pénètrent pas. Il en est des boules comme des journaux Européens dont la plupart sont nommément interdits... Les prohibitions sont infinies dans l'Empire Ottoman: toutefois elles n'embarrassent que les pauvres diables qui ont le gousset vide et ceux qui ignoreraient encore la toute-puissance de la moindre petite pièce blanche. Mais n'interrompons pas la série de nos anecdotes. Au moment de la visite de l'Empereur d'Allemagne à Jérusalem (1898) arrive je ne sais trop à l'adresse de qui une bouteille d'*Arquebuse* (liqueur fabriquée par les petits-frères de Marie à St-Genis-Laval près de Lyon). Grand émoi à la douane. On cherche dans le dictionnaire la signification du mot arquebuse, on ne la saisit pas très bien; mais la prudence est mère de la sûreté, et on met en lieu sûr la liqueur par crainte que ce soit un explosif. Un empereur, de l'arquebuse, n'y avait-il pas coïncidence anarchiste? Un *Traité de la paix intérieure* à destination des Capucins fut arrêté sous prétexte qu'il devait parler de la paix à l'intérieur de la Turquie, chose qui ne regardait évidemment pas les fils de St-François. Autrefois, paraît-il, on arrachait des bréviaires l'office de saint Pie V, où est racontée la bataille de Lépante. Il fallut un arrangement diplomatique pour faire cesser ce stu-

pide abus. (1) Le but du Sultan, qu'il ne peut heureusement atteindre qu'à demi, c'est que ses sujets sachent seulement ce qu'il veut leur faire savoir. Il abhorre ces journaux et livres occidentaux qui parlent en liberté des choses de son Empire. Les Ottomans ont le Coran, qu'ont-ils besoin encore? Quant aux feuilles qui se publient sur le territoire turc, la censure leur interdit généralement toute polémique et souvent leur dicte de quelle façon rapporter les événements. Ainsi, jamais dans un journal publié sous le haut patronage du Sultan, vous ne lirez qu'un souverain est mort assassiné. Cela pourrait donner l'idée aux fidèles de Mahomet que les souverains, et par conséquent le Sultan lui-même sont *assassinables*. Aussi tout bon musulman doit croire que Carnot, MacKinley, Humbert sont trépassés tranquillement dans leur lit. Les postes Européennes, établies à Jérusalem, Beyrouth, Smyrne, Constantinople et dans quelques autres villes de la côte, sont le cauchemar de Sa Hautesse; car elles rendent plus ou moins inutiles toutes ses interdictions. Voilà pourquoi de temps à autre on apprend en Occident la saisie de valises postales par les fonctionnaires turcs. De là, grand tapage diplomatique, indemnité à payer. Le Sultan se soumet; mais en attendant, il a ce qu'il cherchait; il connaît les noms d'un certain nombre de jeunes Turcs, d'Arméniens ou autres sujets ottomans, qui ont la mauvaise grâce de ne pas trouver idéal l'état de la Turquie; et ceux-ci tôt ou tard vont apprendre des poissons du Bosphore l'art du silence.

Toute l'organisation turque tend à paralyser le progrès. Non seulement pour pénétrer dans l'Empire il faut un passeport: il en faut un pour en sortir, pour circuler d'une province à une autre; il faut un *firman* (autorisation), toujours payé à de fabuleux deniers, pour ouvrir la moindre

(1) N'a-t-on pas voulu dernièrement forcer une société biblique américaine d'effacer le mot Macédoine des bibles qu'elle faisait circuler en Turquie?

école, entreprendre la plus petite exploitation. La conséquence fatale est que personne n'ose rien faire. Les Européens, à force d'être soutenus par leurs ambassadeurs; quelques richards, à force de roueries et de *backschichs*, arrivent à monter une affaire; la masse croupit dans la misère et ne songe nullement à en sortir autrement que par l'immigration.

Toute entreprise au nom du Pouvoir n'est qu'une occasion de pillage. Les habitants de telle localité désirent-ils une route, le gouvernement de Sa Hautesse est trop paternel pour la refuser. Elle va se construire immédiatement. Déjà on distribue les corvées. Ceux qui veulent en être dispensés n'ont qu'à payer; de même doivent payer ceux qui ne veulent pas être expropriés, ceux qui veulent que le tracé passe devant leur domaine ou l'évite... etc... Quand par ces procédés le Wali (gouverneur) a fait entrer en caisse une somme bien rondelette, les travaux commencent. Ils ne vont pas loin. Le sable a bientôt envahi l'ébauche de chemin; et au bout de quelques mois, un nouveau gouverneur, qui a besoin d'argent, peut se remettre à l'œuvre, recommencer à imposer des corvées et à piller. A quoi bon achever la route? Ne serait-ce pas épuiser une source toujours ouverte de revenus? Et puis, comme le disait un Moutessarif d'Asie à M. Bérard, "pourquoi tant se presser? Si l'on suivait l'Europe dans tous ses caprices, la vie se passerait à faire des routes, puis à les transformer en chemins de fer, et ces chemins de fer à leur tour en voies électriques. Mieux vaut attendre et ne se décider que quand on connaîtra le dernier mot du progrès." Voilà comment tout se civilisera autour de la Turquie, avant que celle-ci se mette en mouvement. Voilà comment les rares chemins de fer qui s'y construisent sont entre les mains d'Européens; comment celui de Damas à La Mecque, dont Abdul-Hamid a voulu faire une entreprise exclusivement musulmanes, est de ce seul chef voué à l'insuccès;

comment les rares administrations qui ne sont pas dans un complet désarroi, ont des étrangers à leur tête. (1) Oh! qu'elles sont bien inspirées les Puissances Européennes de veiller elles-mêmes au paiement de la Dette Ottomane, et de conserver leurs bureaux de poste partout où cela leur est possible. C'est si rassurant de confier une lettre ou un télégramme à la poste turque! Que le timbre plaise à un employé et votre missive ira aux lettres mortes. Quant au fil télégraphique, il semble qu'il perd toute vertu électrique dès qu'il se trouve tendu entre deux villes musulmanes. Un commerçant m'a raconté avoir reçu de Paris une lettre débutant ainsi: *Comme je vous l'ai annoncé par mon télégramme d'il y a huit jours...* Et la dépêche horriblement mutilée mit encore deux jours à venir après la lettre. (2) Oui certes le gouvernement turc est l'homme

(1) Mgr Mislin (Les Saints Lieux, I, p. 47) rapporte d'une de ses conversations avec un pacha quelques paroles qui sont caractéristiques. Passant sous les murs de Belgrade, alors en possession des Turcs, il remarqua que plusieurs minarets avaient leur sommet abattu et il en demanda la raison à Sami-Effendi. Celui-ci finit par répondre: " Chez nous tout se fait par intrigue et cabale; par exemple, quand je viendrai à Constantinople, si le Sultan me demande comment j'ai trouvé Belgrade, je lui dirai: sire, tout est dans le meilleur état possible. Si je lui disais la vérité, le pacha de Belgrade qui a ses amis à la cour, l'apprendrait bientôt: il a sans doute reçu l'argent nécessaire pour faire réparer ces minarets, et si je disais qu'il l'a mis dans sa poche, lui et ses amis seraient fâchés contre moi, et intrigueraient pour me nuire. Déjà une fois j'ai été sans place pendant quatre ans, pour avoir trop parlé". Toutefois il est des cas où dans son intérêt il est bon de parler; c'est lorsque, à l'occasion de désordres qui ont eu lieu dans votre ville ou votre région, on vous fait passer une formule qui affirme que tout a été parfaitement tranquille. Dignitaires chrétiens et musulmans s'empressent de s'exécuter. Ils savent trop quels inconvénients entraînerait un refus. Seulement ce sont de pareils témoignages qui vont rassurer les chancelleries étrangères et inspirent les dépêches annonçant que les prétendus troubles ont été une fausse rumeur.

(2) Se rappelle-t-on la jolie histoire qui fit le tour de la presse lors de l'inauguration du Canal de Kiel. Le Sultan voulait d'autant plus se faire représenter à cette parade qu'elle avait lieu dans un pays ami. Il sort un jour de son palais de Yldiz-Kiozk. Jetant les yeux sur le Bosphore il y voit un cuirassé à très belle apparence. Eh bien! dit-il à son ministre de la marine, envoyons ce bateau à Kiel. Le ministre qui en avait vendu les chaudières et les machines fait observer à Sa Hautesse qu'un tel échantillon de la flotte turque pourrait causer quelque crainte à l'Europe, voire l'amener à déclarer la guerre à la Sublime Porte. Abdul-Hamid se rend à d'aussi justes observations, et consent à n'envoyer qu'un croiseur. Le capitaine du croiseur ne savait naturellement pas le chemin: il se mit à la remorque des paquebots ou des cargos; mais allant plus lentement qu'eux il finit par perdre leur trace et par s'égarer plusieurs fois. A Brest on dut réparer quelques-unes des avaries du vaillant

malade, plus malade même qu'on ne soupçonne. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il souffre de sa maladie et cherche à s'en relever. Le Commandeur des Croyants déteste pour ses sujets le progrès et la prospérité. Plus ils seront gueux et pouilleux, meilleurs musulmans ils seront; plus ils seront disposés à croire que leur Kalife est l'ombre de Dieu sur la terre, et que nul ne peut lui demander compte de ses actes (1), qu'il lui plaise d'ordonner un jeûne public ou l'extermination d'une race de *giaours*. Abdul-Hamid n'a qu'une préoccupation: ramener l'Islam à sa pureté, c'est-à-dire à sa férocité primitive. Tout comme Omar, il eût ordonné à Amrou de brûler la bibliothèque d'Alexandrie, le Coran pouvant suppléer à n'importe quelle sagesse venue des hommes. Et dire qu'il suffit d'arriver à soixante heures de Paris, à trente-six heures de Vienne, pour entrer ainsi en pleine barbarie, en plein despotisme! Dire que toutes les Puissances Chrétiennes s'acharnent à insuffler quelques effluves de vie dans les veines de ce monstre décrépît, assez au moins pour lui conserver la force d'oppresser, de piller, de massacrer! Est-il vrai que la politique a de ces nécessités là?

Tels étaient quelques uns des propos qui se tenaient un jeudi de novembre 1901 entre neuf et dix heures du soir sur le pont du *Saghalien* embossé dans la Corne d'or. Ils étaient interrompus de temps à autre par un concert d'aboiements de chiens, qui s'entendaient pour expulser à grand fracas quelque envahisseur de leur quartier; de notre côté, nous nous distrayions à leur jeter des morceaux

marcheur. Quand il aborda à Kiel, les fêtes étaient terminées depuis plusieurs jours. L'empereur d'Allemagne en fut quitte pour fournir aux matelots des vivres dont ils avaient grand besoin. C'est ainsi que la chose publique s'administre en Turquie. Hélas! comme me le disait un jeune Grec catholique de Kaifa, s'il y a parfois de quoi en rire, il y a surtout de quoi en pleurer.

(1) D'après les docteurs de l'Islam, le Sultan peut commettre au moins seize meurtres par jour sans qu'on ait à lui faire la moindre représentation; car il est censé agir par inspiration divine.

de sucre qui fondaient dans des flaques d'eau, de sorte que les affamés quadrupèdes en étaient réduits à lamper de l'eau sucrée. Ils eussent mérité mieux; car ils sont chargés de la voirie de la Capitale turque. Ils ont du reste conscience de leur importance. Ils promènent dans les rues leur profil de loup ou de renard avec une tranquillité qui indique qu'ils sont les maîtres absolus du pavé. On les dit plus nombreux à Constantinople que les Turcs. — Dieu veuille!

Le lendemain je me hâte de dire la messe dans la cabine, afin d'avoir plus de temps à passer dans la ville de Constantin. Le Supérieur de la Mission d'Arménie est là qui nous attend dès 6 heures $\frac{1}{2}$. Je descends sur le quai. Mais la police veille décidée à nous faire expier le départ bruyant de notre ambassadeur, M. Constans. Le passeport! Le voici! — Il est visé: *bon pour se rendre à Beyrouth*. Donc ce n'est pas pour Constantinople. On a beau représenter à ces brutes qu'on ne peut cependant pas aller à Beyrouth par câble télégraphique, elles n'entendent pas raison; elles ne voient pas ce qu'on peut avoir à faire à Constantinople. Il est sûr que s'il s'agissait seulement de contempler des Turcs, j'en avais déjà mon compte... On me promet qu'on enverra du consulat un *Cawas* (espèce de garde du corps du consul), et je remonte faire le pied de grue sur le pont du *Saghalien*.

Pour tuer le temps, faisons un peu de géographie. Si vous voulez vous figurer la topographie de Constantinople, représentez-vous la mer de Marmara, d'où nous venons, bifurquant. A droite, vous avez le *Bosphore*, à gauche, la *Corne d'or*. Le *Bosphore*, détroit par où la mer Noire communique avec la Marmara et la Méditerranée, est long de 27 kilomètres, large de 550 à 3,200 mètres. Il abrite dans ses anfractuosités trente villes ou villages. En le sillonnant à partir du lieu où l'ancienne Propontide devient détroit, après avoir dépassé les îles des Princes, Proti,

Antigoni, Holki, Prinkipio, ces perles de la Marmara, où les blanches villas percent discrètement à travers des rideaux de pins, nous rencontrons toujours sur la rive asiatique, qui se rapproche de plus en plus, *Kadi-Kéui*, l'ancienne Chalcédoine, un moment rivale de Byzance, célèbre par le quatrième concile œcuménique où le patriarche de Constantinople conquist, plus ou moins frauduleusement, le premier rang dans l'Orient et le second dans la Chrétienté. Vient ensuite Haïdar-Pacha, que le chemin de fer de Bagdad reliera bientôt au golfe Persique, puis Scutari, ville absolument turque, qu'on dirait nichée dans une forêt de cyprès. Sur la rive d'Europe (à 1000 ou 1200 mètres de celle d'Asie) c'est la colline de Pera, quartier européen par excellence, la cité franque, où se trouvent gros négociants, banquiers et ambassadeurs; d'où se détachent l'ambassade russe, puis plus au nord l'ambassade d'Allemagne, carré massif et imposant, et Yldik-Kiosk, le palais du Sultan actuel, avec sa ceinture de casernes et un parc qu'on dit un paradis, d'où les houris ne sont pas absentes. Les touristes qui remontent le Bosphore jusque vers la mer Noire, et qui ont l'enthousiasme facile, ne peuvent trouver d'expressions à la hauteur de leur ravissement. Ce palais de *Dolma-Bagtché*, où les deux prédécesseurs d'Abdul-Hamid ont jeté des millions, étalant sur la nappe bleue du détroit sa longue façade éblouissante en marbre blanc de Marmara, chargée de sculptures et des fioritures les plus fantaisistes; ces villages aux maisons peintes blottis dans les anses des deux rives; ces villas coquettement perchées sur des sommets; ces jardins déployant au soleil leurs opulentes corbeilles de fleurs; ces kiosques et ces dômes où la lumière se joue en reflets si variés; les cimetières eux-mêmes avec leurs groupes sombres de cyprès apportant leur ombre au tableau enchanteur; autant de traits qui à leurs yeux font de ce paysage un coin de paradis terrestre. D'autres voyageurs plus positifs trou-

vent qu'on n'a pas tiré de cette banlieue unique le parti que sa position faisait espérer. Ils sont frappés surtout par le contraste entre l'air de désolation que révèlent ces côtes et la magnificence du site. Excepté dans les stations de Buyuk-Déré et Thérapia, habitées par des chrétiens et servant de villégiature aux ambassadeurs, ils reconnaissent partout ailleurs la trace du passage de l'Islam. Ce qu'ils apprécient le plus dans le Bosphore, c'est d'être un puissant ventilateur chargé par la Providence d'entretenir un peu de propreté là où les hommes accumulent tant de saletés.

La Corne d'or, espèce d'impasse maritime, plus ou moins en forme de corne, a une largeur moyenne de 450 mètres et une profondeur qui va jusqu'à 45 mètres. Sur sa rive ouest s'étend Stamboul où sont groupés la plupart des Turcs, en compagnie de quelques Grecs et de quelques juifs, l'ensemble formant une population d'environ 400,000 âmes (1). Sur la rive Est occupant le second versant de la

(1) On attribue 350,000 à Péra-galata (dont 25,000 Européens, Italiens surtout, le reste en majorité hellène), ce qui donne 750,000 âmes à Constantinople. Mais si on ajoute Scutari avec ses annexes, on arrive à 900,000. Les différents groupes ethnographiques qui se coudoient dans cette capitale (Turcs, Arméniens, Grecs, Croates, Bulgares, Maltais, Persans) lui donnent une physionomie à part. " Les dames grecques ou arméniennes promènent les toilettes parisiennes du dernier genre, à côté des *hanoums* turques, qui passent enveloppées de leurs riches manteaux de soie à l'uniforme, le visage couvert du *iachmak* de mousseline qui ne laisse voir que les yeux ; l'Européen allant à son bureau, du pas pressé de l'homme d'affaires, le chef couvert d'un chapeau haut de forme, tandis qu'un Turc de vieille roche coiffé du ruban légendaire et drapé dans sa longue robe de chambre va son train majestueux, éfilant sur les grains de son chapelét les attributs d'Allah ; les officiers de l'armée ottomane avec leur air bon papa, leur poitrine chargée de décorations et leur embonpoint proportionné à l'élévation du grade ; l'armée innombrable des sarrafs, ou changeurs de monnaie embusqués à tous les dix pas derrière leurs comptoirs, comme des araignées, qui attendent une proie ; les Persans avec leur longue houppelande, leur barbe teinte en rouge et leur fez d'astrakan ; les papas grecs et arméniens, que l'on prendrait dans les rues de Paris pour des juges en tenue de cour ; ça et là des der-viches, reconnaissables à deux cents pas à l'immense tuyau de poil de chèvre qui leur sert de coiffure ; des Palikares avec leur robette blanche et leur petit bonnet rouge fièrement campé sur l'oreille ; des juifs en long caftan bordé de fourrures ; tout ce fourmillement bigarré d'une population qui vit beaucoup au dehors et ne rentre dans ses baraques de bois que lorsque la rue n'est plus tenable ; cette multitude de pauvres diables en haillons aux couleurs voyantes, qui font leur dîner en plein air d'un melon ou d'un plat de pilaf, que l'on rencontrera le soir, assis en longues files, graves comme des sénateurs, tenant à la main le tuyau du nargillé à

colline de Pera s'étage le quartier commerçant de Galata, avec sa fameuse tour où des vigies restent encore en permanence pour signaler les incendies très fréquents, comme on peut le supposer, dans cet amas de baraques en bois qu'est la plus grande partie de l'ancienne Byzance. Vous avez donc devant vous en arrivant de la Marmara trois villes, chacune dans un cadre merveilleux : Scutari, Pera-Galata, Stamboul. A l'apparition de ces trois reines se produit la fascination que pas un voyageur ne peut se dis-



L'église Sainte-Sophie.

penser d'éprouver sous peine de croire qu'il n'a pas vu Constantinople. La fascination est réelle. Quand d'un coup d'œil d'ensemble vous découvrez se détachant des eaux transformées elles-mêmes en nappe éblouissante par une lumière implacablement pure, ce panorama de collines, de promontoires, de bras de mer, de jardins, de maisons peintes, de palais, de mosquées, vous êtes saisi

l'heure où du haut des minarets de la mosquée voisine la voix aigüe et chevrotante des muezzins appelle les croyants à la prière...⁵⁹ Voilà ce qui fait de la capitale ottomane une ville peu banale. — (Burnichon, Constantinople, Etudes, janvier, 1893.)

comme devant une féerique toile de fond que le lever de rideau vient tout à coup de vous révéler. L'or miroitant des palais et des coupoles, les pointes effilées des minarets, tours, galeries, kiosques, cyprès, surgissant au-dessus de ce carrefour des eaux qui s'enfilent entre des rives plus gracieuses les unes que les autres forment un spectacle réellement magique. Magique est le mot. Il lui faut un certain lointain et de l'imprévu; deux éléments qui expliquent en grande partie l'admiration de l'Occidental pour la première fois en contact avec la bigarrure de l'Orient.

Toute magie à part, cependant, le site reste superbe. Qu'est-ce que les chrétiens ont donc fait pour se l'être laissé ravir, et pour être condamnés à voir y régner un massacreur tel qu'Abdul-Hamid, et des barbares tels que les Turcs? (1)

Le *Saghalien* stationne dans la Corne d'or, et j'ai en face de moi Stamboul avec ses kiosques, ses minarets, ses maisons, inclinant dans les eaux bleues leurs façades blanches. Le coup d'œil est pittoresque. Sur la pointe, qui s'avance vers la Marmara, appelée la pointe du Sérail, voici le fameux Château des Sept tours, dont il ne subsiste que quatre depuis le tremblement de terre de 1768. Ce palais bâti en l'an 1000 par l'empereur Zénon et presque entièrement reconstruit par Mahomet II en 1458, servit longtemps de bastille, où l'on enfermait les ambassadeurs des

(1) Contrairement à celui par la mer l'accès par terre à Constantinople est très triste. La locomotive qui vous amène après avoir fait de nombreux lacets à travers une lande désolée entre par une brèche pratiquée dans le triple rempart dont les Byzantins s'étaient entourés; elle stationne trois ou quatre fois au milieu de ces ruines historiques avant d'aborder à la gare centrale de Sirkedji, au cœur de la vieille Stamboul. La locomotive est assurément une réalité bien prosaïque; sa fumée détonne dans ce milieu de soleil et de féerie; mais on lui pardonne en pensant qu'elle est une première conquérante, une avant-garde de la civilisation.

L'honorable juge Routhier dans son beau livre *Québec et Lévis* compare très heureusement l'arrivée à Québec par l'Est à l'arrivée à Constantinople par la Marmara. Au touriste Lévis "rappellera Scutari, et le St-Laurent le Bosphore. Je suis à Stamboul, pensera-t-il, sur la pointe du Sérail, et cette rivière qu'on appelle St-Charles, et le bras nord du St-Laurent, c'est la Corne d'or...."

puissances étrangères, dès qu'une guerre avec la Turquie était déclarée. Depuis Mahmoud II (1809-1839) la destination de cet édifice est devenue plus humaine. Tout autour, surgissant du milieu d'un bouquet de cyprès, c'est le vieux Sérail lui-même abandonné par les trois derniers sultans, fouillis de constructions plus ou moins délabrées (1); mais qui, à distance surtout, ne perdent rien de leur puissance évocatrice. J'ai bien devant moi un des meilleurs échantillons de ces palais orientaux, refuges sinistres des grandeurs déchues, témoins de tant de mystères douloureux. Quelles atrocités, quelles perfidies, quelles trahisons, se sont déroulées derrière ces gros murs, à l'ombre de ces tours massives! Quel rôle ont joué là le poison et le poignard? Mon *Bajazet* me revient en mémoire. Racine n'avait pas vu Constantinople; de son temps on ne se transportait pas en six jours des bords de la Seine à ceux du Bosphore. Comme il a bien deviné pourtant l'état d'âme de ce monde servile et cruel. Je revois les Acomat (grands-vizirs) traînant leur caftan de brocard à travers les allées intérieures du palais, nouant et dénouant les intrigues meurtrières; je revois les muets n'attendant que le mot fatidique d'une Roxane pour passer le cordon de soie autour du cou de quelque malheureux Bajazet; j'entends le sac de cuir qui tombe dans ces petites vagues rieuses et leur porte enlacé de vipères le corps de quelque timide Atalide, de quelque fils ou frère de Sultan. Quelle histoire de sang et de boue est écrite, sur les dalles du lugubre Sérail? Oh! si les cyprès qui dépassent ses murailles pouvaient parler qu'ils en raconteraient de sombres anecdotes, d'empoisonnements, de meurtres et de noyades! oh! qu'ils en ont vu passer des victimes de la haine, de l'ambition et de la luxure! — J'éprouve le besoin d'impressions moins oppressantes. Pour me les procurer, j'arrête mes

(1) Elles abritent pourtant l'école de médecine.

yeux sur cet essaim de légères embarcations qui sillonnent la Corne d'or. Avec leur proue effilée, leur carcasse fluette, comme le corps d'une abeille, elles volent d'un bord à l'autre, sans s'inquiéter du sifflet strident des vapeurs. On dirait autant de libellules, qui se jouent à la surface des eaux en les effleurant à peine. C'est qu'aussi les rames ne doivent pas être lourdes aux bateliers qui les gouvernent, et dont on devine les bras nerveux, la vigoureuse carrure sous le large caleçon blanc qu'une ceinture de soie cramoisie ramène sur leurs reins. Et puis voici le fameux pont de Galata, la principale voie de communication entre Stamboul et Pera. Il ne doit sûrement pas sa réputation à la majesté de sa construction. C'est un simple tablier de bois portant sur une série de pontons en tôle que des chaînes de fer relie les uns aux autres. Mais il est convenu qu'on voit circuler là des représentants de toutes les variétés de l'espèce humaine, avec les costumes les plus bizarres et tous les langages inventés depuis la dispersion de Babel. C'est vrai sans doute. Le spectacle est fort original. Mais pour contempler des spécimens de toutes les races, une rue du Caire ou d'Alexandrie, le pont de Brooklyn à New-York (1), les quais de la Tamise à Londres, ou simplement un pont de la Seine à Paris ne sont pas moins favorables. Si la variété des types ressort moins en Occident la cause en est à l'uniformité des costumes. L'Asiatique ou l'Africain en mettant le pied sur notre sol se croit obligé d'endosser notre prosaïque pantalon et nos vulgaires couvre-chefs. Il n'y gagne pas et notre société y perd en pittoresque.

Mais avec mes réflexions le temps passe, et toujours

(1) Un richard de New-York s'avisa dernièrement de rechercher la nationalité des gens à son service. Or son épicier venait de Hollande, son boucher du Brésil, son pharmacien d'Alsace; son chef de bureau était un Allemand; son valet était né à Tokio; ses domestiques étaient Irlandais ou Suédois; son cocher un Cubain; son coiffeur un citoyen de Trieste; son marchand de fruits un indigène du Sud de l'Italie.

point de *cawas*. Je soupçonne que le consulat aura craint de l'envoyer à cause du conflit. Point de chance. Victime de la loi sur les associations, il faut encore qu'à Constantinople je sois victime du différend *franco-turc*. Je n'avais jamais été tant mêlé aux affaires publiques! Des Anglais ont forcé la consigne à la suite d'un drogman de leur consulat, ne comprenant pas un aussi absurde veto... mais les Français sont trop bureaucratés pour aller contre une formalité administrative. Il ne me reste qu'à recourir à la toute-puissance du *backschich*. Le commandant me prête son concours, fait monter le policeman qui garde la descente du bateau, lui murmure à l'oreille quelques mots, qui sont aussi bien compris que le *Sésame, ouvre-toi* par la porte de la caverne mystérieuse des *Mille et une Nuits*; il me donne un guide, et en avant dans les rues de Constantinople, à la barbe du Sultan!

C'est un lieu commun de dire que pour emporter de Constantinople un souvenir, on ne devrait pas descendre, on devrait se contenter de l'admirer de la Corne d'or et du Bosphore. Il ne faudrait pas, dit-on, éprouver ce contraste brusque entre le très beau et le très laid... L'Occidental est choqué par des rues étroites et dépaillées, par la boue noire et puante, par des magasins sans cachet, par des portefaix en guenilles; par des chiens borgnes, boiteux et galeux, et il trouve que Constantinople n'est pas même Carpentras!! Pour moi je suis enchanté de ne pas retrouver l'éternelle monotonie de nos villes européennes. Evidemment du moment qu'elle est une ville turque, Constantinople doit être mal tenue: un peu plus de propreté, un peu plus de souci de l'hygiène publique seraient très désirables; mais je ne regrette nullement que la capitale Ottomane ne soit pas haussmanisée comme Paris. Je consens volontiers à acheter par quelques sous-bresauts et cahots le plaisir de voir du nouveau. Du reste que de belles et antiques choses dans Constantinople!

Nous voici en face de *Ste-Sophie*, église élevée par Constantin en l'honneur de la *Ste-Sagesse*, rebâtie avec plus de splendeur après un incendie par Justinien Ier, ancienne métropole du patriarche de Constantinople, et qui fut longtemps le centre de la vie religieuse pour l'Orient, comme *St-Pierre* de Rome l'est pour l'Occident. De l'extérieur l'effet est médiocre, la vue étant offusquée par les quatre minarets et les contreforts, dont on a dû étayer le monument; l'approche encombrée par des tombeaux, des bains, des écoles, des édifices plus ou moins bizarrement bariolés. Mais à peine êtes-vous sous l'immense galerie qui sert de vestibule que vos yeux sont saisis par la beauté des colonnades de marbre et des mosaïques. Puis, lorsque vous vous trouvez au centre, dans l'axe de la *Porte Royale*, et que le temple disposé en croix grecque, long de 240 pieds, large de 213, se présente à vous dans toute son ampleur, offrant à vos regards l'infinie variété de ses mosaïques et des marbres de toute couleur, brillant dans cette lumière d'Orient que versent les vingt-quatre fenêtres de la coupole, le spectacle est vraiment incomparable et le monument ne perd rien à être examiné de près. Il consiste en une coupole centrale que des piliers semblables à d'immenses tours soutiennent à une hauteur de 180 pieds, et qu'entourent d'autres coupoles latérales moins élevées. Or rien n'est beau comme cette suite de courbes couvertes de mosaïques, comme cette gradation de dômes s'arrondissant sur des piliers aux marbres polychromes. Mais que vient faire là, dedans tout ce mobilier musulman, ces grands disques verts, où est inscrit le nom de l'imposteur, et qui maquillent ces murs d'où ne sont pas effacées les images de Jésus et de Marie; cette espèce de niche, qui marque l'orientation vers la Mecque, et qui tient lieu de l'autel? Comme ils sonnent mal ici où fut proclamée si souvent la parole de Jésus, ces versets du Coran, marmottés par quelques fanatiques accroupis sur leur paillasse!

Et ces quatre minarets à l'extérieur! Et ce croissant doré piqué au centre de la grande coupole! Hélas! oui Ste-Sophie n'est plus qu'une Mosquée! Et Abdul-Hamid, s'il n'était cloué par la peur dans son palais de Yldiz, devrait y venir de temps à autre remercier Allah de lui permettre de continuer la victoire sur les chrétiens par le massacre de quelque Arménien ou Macédonien! aussi avec le squelette qui nous reste badigeonné et mutilé par l'Islam, impossible de nous rendre compte de la richesse et magnificence qui au jour de la dédicace arracha des cris de triomphe au peuple et à Justinien cette parole d'orgueil: "Gloire à Dieu! Salomon, je t'ai vaincu!" Pour en avoir une idée il faut recourir à l'histoire: "Sur le sol de marbre, dit Hurter (Vie d'Innocent III, livre VII), s'élevaient des arbres tout d'argent, autour desquels des flammes de mille couleurs, des lampes d'argent flottaient, semblables aux vagues, suspendues à la voûte. Des lustres brillaient entre les arcades; des candélabres en forme de croix rappelaient à l'œil ébloui le signe du salut qui illumine les ténèbres de ce monde; les murailles, les colonnes, les piliers portaient des milliers de cierges, dont les clartés aux jours de fête, inondaient d'un océan de lumière l'enceinte sacrée. Au-dessus du pupitre du lecteur planait une sorte de toit surmonté d'une croix dorée, pesant cent livres, ornée de perles et de pierres précieuses. Entre le sanctuaire et le temple s'élevaient, sur une longue balustrade, douze colonnes recouvertes d'argent, et l'on voyait, entre chaque colonne, une statue représentant le Sauveur, la Ste Vierge, les Anges, les Prophètes, les Evangélistes. Dans le sanctuaire dont les portes étaient fermées par des tapis précieux, une base et des colonnes d'or massif soutenaient l'autel, formé d'une masse fondue d'or, de perles et de diamants. Le baldaquin en argent couronné d'un chapiteau en or, entouré de lis du même métal, était surmonté d'une croix étincelante de pierreries. Le trône

du patriarche, le siège des sept prêtres étaient couverts en vermeil. Ce trésor renfermait une innombrable quantité de calices, de vases, d'aiguières, de plateaux, quarante-deux mille voiles de calices tissus de perles et de pierres précieuses, vingt-quatre évangiles qui, avec leurs fermoirs et leurs garnitures d'or, pesaient chacun deux quintaux, six mille candélabres d'or pur, sept croix d'or, pesant chacune cent livres... etc... etc... ”

Ste-Sophie était si belle, le Dieu des Chrétiens devait tant s'y plaire qu'assurément il ne permettrait jamais à une horde de barbares de venir l'en chasser; il les écraserait plutôt sur le seuil de la porte sacrée. Dans cette persuasion, le 29 mai 1453, alors que le reste de la ville était envahi et mis à sac par les Turcs, une foule immense s'était entassée sous les coupes de l'Eglise de la Sainte-Sagesse. En vain elle entendait au dehors le bruit des maisons croulantes et les cris de triomphe des envahisseurs, elle persistait à croire que leur succès finirait à l'entrée du pieux édifice. Hélas! tout à coup les trompettes ont retenti dans l'atrium et les portes d'airain ont cédé. Les fils du Prophète se trouvent en présence de milliers de femmes, d'enfants, de moines et de vieillards désarmés. Un éclair de joie, de la joie du tigre découvrant une proie opulente passe dans leurs yeux. Le butin est superbe! aussi comme ils se délectent à tuer, outrager, profaner, briser, piller. On rapporte que sur la fin du carnage Mahomet II à cheval pénétra solennel et terrible dans l'enceinte ruisselante de sang, encombrée de cadavres. Arrivé dans le chœur, il se dressa sur ses étriers et appliqua sa main sur une colonne à l'endroit, vous disent les guides, où s'arrêtaient les taches de sang; puis d'une voix sonore, sous cette voûte si horriblement profanée, il proféra l'imposture qui fait tout le fond de l'Islam: " Dieu est Dieu, Mahomet son prophète ". J'ai vu l'empreinte de cette main redoutable qui signa l'arrêt de mort de l'Empire byzantin, en même temps

qu'un magnifique bulletin de victoire de l'Islam sur le Christianisme.

Justice immanente des choses! Le châtimeut peut marcher d'un pas boiteux, il finit inmanquablement par atteindre son but. Ce jour-là Constantinople expiait ses dix siècles d'hérésies et de schismes. Elle croulait cette grande officine d'iniquités qui, dès le début de son existence, s'était acharnée à déchirer la robe sans couture du Christ, à battre en brèche l'autorité du successeur de Pierre. (1) Constantinople est, comme Babylone, Jérusalem, Rome, un de ces grands noms historiques qui portent écrite dans leurs fastes toute une phase de l'histoire humaine; qui incarnent quelque grand crime, quelque grande erreur ou quelque grande vérité. Or la cité de Constantin reste identifiée avec la théorie de la Divinité de l'Etat, théorie transportée du paganisme dans l'Eglise de Jésus-Christ, ayant déserté les bords du Tibre et revécu sur ceux du Bosphore, grâce à la vanité sans bornes et à la servilité abjecte des patriarches de Constantinople. Ah! ils ont voulu de la suprématie civile, ils n'ont cessé de l'opposer aux Pontifes de Rome, comme mesure de la puissance ecclésiastique. Eh bien! ils ont été satisfaits au

(1) Sur 58 évêques qui passèrent sur le siège de Constantinople de Métrophane (315 P. C.) à Ignace, supplanté par Photius (867 P. C.), plus de 20 furent hérétiques ou fauteurs d'hérésies. Plus de 21 furent déposés ou exilés par les empereurs. Dès sa fondation Constantinople eut le tempérament schismatique. Dès ce moment-là il y eut une opposition sourde et constante entre les évêques de Rome et ceux de Constantinople. Sans doute ceux-ci reconnaissaient une certaine suprématie du pape; mais beaucoup plus idéale qu'effective. Surtout quand l'activité politique eut passé presque exclusivement à Constantinople; quand cette capitale fut devenue le seul refuge de la civilisation gréco-romaine, les évêques ne surent plus mettre de frein à leur ambition. Comment auraient-ils reçu des leçons du Patriarche d'Occident? Il avait assez à faire à dégrossir les barbares. — La scission entre l'Orient et l'Occident fut le résultat de la vanité byzantine s'appuyant sur l'importance civile de Constantinople pour tout courber sous sa juridiction. Ce travail d'absorption, elle le poursuivit avec acharnement en Orient d'abord où elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût abaissé la prééminence des sièges patriarcaux d'Alexandrie et d'Antioche; quand elle eut réussi là, elle se tourna vers l'Occident; mais celui-ci politiquement lui échappait. Déjà Pepin avait affranchi les Papes du joug de Byzance et les Papes à leur tour avaient transféré à Charlemagne la couronne impériale d'Occident. Le coup était sensible. Puisqu'on ne pouvait les absorber, ces barbares, il ne restait qu'à les traiter d'hérétiques et à se séparer d'eux avec éclat. C'est ce que fit Photius.

delà de leurs désirs. Tandis que, débarrassé de l'ombre offusquante de la couronne patriarcale, protégé par ces mêmes barbares, dont une poignée un jour vint faire halte à la Corne d'or et entre deux expéditions contre les mécréants, fit main basse sur Constantinople, l'évêque de Rome a continué à étendre son pouvoir jusqu'aux confins du monde; tandis que sous sa direction la vitalité de l'Eglise s'est affirmée par les définitions de ses conciles, la science de ses docteurs, la sainteté et le zèle de ses apôtres; tandis que dans Rome les arts eux-mêmes quittant la ville de Constantin ont trouvé une demeure hospitalière, d'où ils ont civilisé l'Occident; le prétendu Œcuménique des rives du Bosphore, lui, n'a cessé de s'avilir sous le joug d'un infidèle; son Eglise est devenue un squelette, une momie figée dans ses formulaires de foi et dans sa liturgie; avec le réveil des nationalités il a déjà vu échapper à sa juridiction Russes, Grecs, Bulgares, Roumains, Serbes; et le jour n'est pas loin où il sera réduit à un quartier de Constantinople, à ce Phanar que je vais visiter tout à l'heure, au milieu d'un amas sordide de maisons turques et juives, dont il pourra bien encore faire un antre de Simonie, de discordes et d'intrigues, mais auquel personne ne fera plus attention.

Qui nous pouvons aujourd'hui comparer sans crainte le Phanar et le Vatican, le successeur de Photius et celui de Pierre; nous savons lequel des deux influe sur la civilisation et le progrès de l'humanité. Constantinople a péché contre la souveraine indépendance de l'Eglise du Christ; elle a tenté d'en faire une esclave au lieu d'une reine. La stérilité est la peine de sa tentative sacrilège, Rome seule garde la fécondité d'une épouse jeune et vigoureuse que les fers n'ont point meurtrie, ni courbée vers la terre.

La légende rapporte qu'au moment où se consommait la ruine de la métropole byzantine, un prêtre emportant le Saint-Ciboire disparut à travers une porte miraculeuse-

ment ouverte dans un pilier, et qu'il n'en sortira que le jour où l'Islam sera chassé du lieu Saint. Mais s'il doit en sortir pour ramener dans l'Eglise le servilisme de ses ancêtres, qu'il y reste!

A côté de Ste-Sophie il y aurait à visiter, si le temps me le permettait, une demi-douzaine de mosquées, parmi lesquelles les mosquées d'Akmet et de Soliman, toutes deux produisant plus d'effet même que l'ancienne basilique Justinienne, remarquables à l'extérieur par l'élançement de leurs minarets; à l'intérieur par l'élévation des voûtes et des arceaux, par leurs revêtements de marbre et de carreaux de faïence. Comme les anciens Egyptiens habitaient des maisons en boue et bâtissaient d'énormes pyramides en pierres, les Turcs se sont fait des habitations de bois et ils ont construit des mosquées en marbre sur le modèle des églises byzantines, la plupart du temps avec l'aide d'architectes grecs. (1) Invariablement à côté des mosquées on voit des cimetières, dans ces cimetières un ou plusieurs édicules circulaires en marbre blanc et surmontés d'une coupole. Ce sont les turbés ou mausolées de sultans, de princes et princesses. Quelques-uns sont de petits chefs-d'œuvre. Attenantes aux turbés souvent sont des fontaines où pendent des gobelets destinés au rafraîchissement des promeneurs. Malheureusement les fontaines comme les turbés sont envahis par la végétation parasite;

(1) "La mosquée couvre invariablement un rectangle ou plutôt un carré à peu près régulier. Au centre la coupole maîtresse portée sur quatre piliers et se prolongeant d'ordinaire entre les piliers par des demi-coupoles, de façon à former une croix à branches égales réunies par des bas côtés. Les coupoles secondaires se multiplient s'appuyant les unes sur les autres par un procédé qui produit à l'œil un grand effet de hardiesse et de légèreté. Sur la façade principale un péristyle qui, dans les grandes mosquées, devient une vaste cour entourée d'une galerie couverte, et dont la toiture en forme de petits dômes repose d'une part sur le mur extérieur, de l'autre sur une colonnade; au milieu de cette cour, appelée le *harem*, est une fontaine monumentale pour les ablutions. Aux angles se dressent les minarets: il y en a toujours au moins un, jamais plus de six. Le minaret est une colonne plutôt qu'une tour, de forme ronde ou polygonale, avec un, deux ou même trois balcons en encorbellement vers le sommet, et terminés par une flèche. Ceux des grandes mosquées ont plus de 80 mètres de hauteur." — (Burnichon, Constantinople, Etudes, janvier, 1893...)

dans la plupart il n'y a pas un filet d'eau. " Au siècle dernier (18e s.) le sultan Ahmed III en avait bâti deux qui sont regardées comme ce que l'art ottoman a produit de plus achevé. L'une d'elles est entre Sainte-Sophie et la principale porte du vieux Sérail. On ne peut imaginer rien de plus riche et de plus gracieux tout à la fois. Une capitale européenne serait fière de posséder un tel joyau; elle l'encadrerait dans la verdure et les fleurs. L'administration compétente les laisse dans un état de délabrement lamentable; les pigeons, qui pullulent à Constantinople, y ont établi leur domicile comme dans une ruine abandonnée. Et maintenant les habitants de Stamboul aux mille fontaines vont puiser l'eau des citernes, avec des pompes de bois comme on en voit chez nous dans les fermes sur les fosses à purin." (Burnichon *ibid.*)

Mais nous voici sur l'emplacement de l'ancien hippodrome. Ce cirque long de 350 mètres, large de 60 à 70 avait été commencé par Septime Sévère et achevé par Constantin. De tous les chefs-d'œuvre dont on dépouilla l'Asie, l'Egypte et la Grèce pour les apporter là, il reste un obélisque de granit rose venu de la Hte Egypte, indiquant le milieu de la *Spina* (1). Haut de 30 mètres, large de 2 à sa base, il porte sur des socles de bronze et un piédestal orné de bas-reliefs où l'on distingue l'empereur Théodose assis sur la *Kathisma* (2) et présidant aux courses. *Kathisma*, *Stamma*, palais impériaux, gradins, chevaux de bronze, hercules, tout a disparu. Je n'ai devant moi qu'une vaste place défoncée et poussiéreuse. Un débris vénérable pour

(1) Epine dorsale du cirque, espèce de plate-forme assez basse, arrondie à ses deux extrémités, partageant l'arène en deux pistes, où s'élevaient la plupart des monuments et statues.

(2) Tribune impériale, véritable palais, directement relié à la résidence du souverain, à ce kremlin byzantin, qui était un amas d'églises et de palais en même temps qu'une forteresse. Sous la *kathisma*, occupant une estrade en saillie sur l'arène, appelée *Stamma*, se tenait une troupe de soldats chargée de veiller à la sécurité de l'empereur. Le peuple était placé sur trente ou quarante rangs de gradins en marbre blanc et où pouvaient s'entasser plus de trente mille personnes.

tant s'y dresse. C'est le bronze d'Apollon érigé à Delphes après la victoire de Platée avec les dépouilles enlevées aux Perses. L'œil y distingue encore trois serpents s'entrelaçant pour former un faisceau au-dessus duquel un trépied s'enfonçant dans la gueule des reptiles soutenait une statue d'Apollon. Privée du trépied et de sa statue la colonne fut transportée là par Constantin. Depuis, les têtes des serpents ont été brisées; mais on lit encore les noms des trente cités qui contribuèrent au succès de la glorieuse journée. Pauvre vieux débris, souvenir d'une époque héroïque, il méritait mieux que d'être le témoin de rivalités de cirques, aussi mesquines que sanglantes et fatales. L'histoire de l'hippodrome serait l'histoire du Bas-Empire. Cette arène fut le vrai centre, le foyer de la vie publique du peuple byzantin. De là le rôle exorbitant des factions du cirque dans la politique et la religion. Ces factions (vertes et bleues, blanches et rouges) ⁽¹⁾ avaient passé des bords du Tibre à ceux de la Corne d'or "où l'engouement et les rivalités qu'elles inspièrent s'accrurent dans d'effrayantes proportions, comme ces plantes qui, transférées du sol natal sur une terre vierge et plus féconde, s'épanouissent aussitôt et se développent d'une façon tellement luxuriante qu'elles éclipsent leurs congénères de la mère patrie." (Rimbaud.) Au début d'un règne, le premier acte du nouveau souverain était de paraître à la tribune de l'hippodrome avec les insignes des bleus ou des verts. Et quand une faction s'acharnait contre un prince, ce n'était pas parce qu'il avait suivi une mauvaise politique avec les Arabes, parce qu'il avait signé un traité désavantageux

(1) Les blancs faisaient toujours cause commune avec les bleus ou *venètes*; les rouges avec les verts ou prasins. La loi reconnaissait à ces clubs la qualité de personnes morales. Les autres grandes villes de l'empire, telles que Antioche, Alexandrie, Tarse, possédaient également leurs clubs verts ou bleus en correspondance avec ceux de la capitale. De là les contre-coups formidables qu'y avaient les exploits des factions de la capitale.

(Mr Rimbaud. Le Monde Byzantin. Le Sport et l'hippodrome à Constantinople. Revue des Deux Mondes, 15 août 1871.)

avec les Hongrois, parce qu'il avait injustement déclaré la guerre aux Bulgares, parce qu'il avait restreint une liberté ou refusé une réforme; c'est parce qu'il avait trahi ses sympathies pour la faction adverse. C'est à l'hippodrome que se faisaient les révolutions. C'est là que Maurice, à l'approche de Phocas sentit que le peuple lui échappait, et s'entendit lancer les épithètes d'*hérétique* et de *Marcianiste*; là que Justinien II eut le nez coupé; là que Michel le Calfate fut assailli de coups de flèche et tué; c'est là qu'Andronic Comnène fut promené en triomphe sur un charmeau galeux, qu'il fut ensuite pendu entre deux colonnes du cirque, eut les yeux crevés et le ventre ouvert; c'est là que Gelimer, roi des Vandales, après la perte de ses Etats, après la lettre qu'il écrivit à Bélisaire, lui demandant avec un morceau de pain, une cithare pour chanter ses malheurs et une éponge pour essuyer ses larmes, fut amené par le général vainqueur aux pieds de l'heureux Justinien; c'est encore dans l'hippodrome qu'on célébrait, au dixième siècle, les triomphes sur les Sarrasins; c'est là que défilait le cortège des émirs prisonniers, des chariots chargés de dépouilles, des enseignes, des queues de cheval surmontées du croissant, des machines enlevées à l'ennemi.

Peu s'en fallait qu'on ne transformât l'hippodrome en une espèce de temple. Au commencement des jeux l'empereur ne se levait-il pas dans sa tribune, et prenant dans sa main droite un pan du manteau impérial ne faisait-il pas le signe de la croix sur son peuple, bénissant d'abord les gradins de droite, ceux de gauche ensuite, enfin ceux de l'hémicycle? Puis des hymnes religieux étaient entonnés en présence du patriarche et du clergé. Les Byzantins se faisaient fort de glorifier à la fois la Très Sainte Trinité et leurs cochers. (1)

(1) On comprend que le triomphe fut avant tout pour les cochers. Aussi ceux-ci étaient-ils organisés en une véritable hiérarchie avec grades, classes distinctes, surnumérariat. Plusieurs furent accusés de pratiques de sorcellerie. La gloire d'une victoire au cirque était telle que pour l'obtenir plusieurs, disait-on, avaient recours

Cent ans avant la conquête ottomane l'hippodrome était en ruines. Les Francs et Vénitiens de la quatrième croisade (1204) avaient passé par là. On pense bien qu'ils n'avaient guère épargné le cirque ces rudes pillards qui, au témoignage de Villehardouin, brûlèrent à Constantinople plus de maisons que n'en contenaient les trois plus grandes villes de France et d'Allemagne; et qui, après la mise à sac de cette splendide capitale, s'écriaient qu'on n'avait jamais vu plus riche butin depuis la création du monde. (Cf. *Michaud, Histoire des Croisades*, III, p. 244). Ces atrocités, que les censures du pape Innocent III ne purent prévenir, et la fondation de l'Empire latin de Constantinople, qui les suivit ⁽¹⁾, portèrent hélas! un coup irrémédiable à l'union entre les deux Eglises d'Orient et d'Occident.

Les Grecs conçurent une horreur insurmontable pour ces barbares Occidentaux qui avaient dépouillé leurs églises, qui n'avaient rien respecté de ces statues, de ces palladiums, de ces génies protecteurs dont l'hippodrome était garni. Ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent affaire à d'affreux hérétiques. Déjà dès la première croisade, par le plus regrettable des malentendus ⁽²⁾, les Grecs avaient

à la magie. Un article du code théodosien porte en effet : "Quiconque tuera un de ses rivaux, fût-il convaincu de pratiques magiques, sera puni de mort." Par suite les haines entre les partis étaient féroces. Une fois que le plébéen, le batelier du Bosphore, le portefaix s'étaient assis sur certains gradins de l'hippodrome, et qu'il avait arboré l'écharpe verte, il fallait nécessairement que la défaite des bleus fût un triomphe pour lui, leur victoire un crève-cœur. A la longue, à force de se retrouver si souvent en présence, les membres des factions adverses en vinrent à se haïr, à ne plus rêver que rixes sanglantes, incendies, guerre civile. Le sang qui coulait autrefois dans l'arène, coulait maintenant dans les entr'actes, à la sortie des jeux. Le soir on voyait quelques bons compagnons du parti *venète* jeter dans les eaux du Bosphore quelque prasin dûment cousu dans un sac de cuir.—Dieu avait Ste-Sophie, l'empereur avait son triclinium d'or, le peuple avait l'hippodrome.

Hélas ! ce n'était pas seulement l'Empire, c'était l'Eglise qui pouvait être en danger pour la casaque d'un cocher.

(1) On sait que cet empire dura de 1204 à 1261.

(2) Il semble bien qu'Alexis Comnène Ier (1081-1118) s'adressa à l'Occident en toute sincérité. Pressés par des infidèles les Orientaux se rappelèrent qu'ils avaient par delà la Méditerranée des frères invoquant le même Christ, vivant de la même foi et des mêmes sacrements. Malheureusement il y avait antipathie totale entre le

regardé les guerriers d'Occident presque comme des Turcs, qu'on pouvait sans remords mener mourir de faim et de froid dans les montagnes de la Paphlagonie. Mais après la quatrième croisade, si déplorablement détournée de son but, ils les estimèrent pires que les fils du Prophète; de retour dans Constantinople ils cessèrent même de fréquenter l'hippodrome, qui ne faisait plus que leur rappeler le triomphe des barbares; et en 1453 au moment de la catastrophe suprême, ils furent incapables de s'élever au-dessus de leurs haines mesquines; ils eurent le triste courage de s'écrier: "*Plutôt le turban que la tiare!*" A leur aise! Ils ont eu le turban, et onze générations peuvent dire si sa domination est plus douce que la prééminence spirituelle de l'évêque de Rome! Mais l'allusion à mon pays me vient d'elle-même. Hélas! alors que tant de questions de justice, d'humanité et aussi d'intérêt sollicitent la générosité et l'attention de la France; alors que pour ne pas succomber sous la concurrence la France n'a que ses soldats et ses missionnaires, elle livre les uns aux orgies d'une presse vénale et aux fantaisies d'un ministre sectaire; elle humilie ou pourchasse les autres; elle s'épuise en querelles byzantinodreyfusardes semant la division et la haine entre les enfants d'une même patrie. Elle n'est pas loin de s'écrier elle aussi: "*plutôt l'équerre et le tablier des francs-maçons que le crucifix et le chapelet des reli-*

caractère byzantin et le caractère franc. Fierté un peu farouche d'une part, orgueil de lettrés dégénérés de l'autre. Alexis eut le malheur de ne pas comprendre le tempérament de ses libérateurs, de ne pas deviner leurs passions. Une seule tactique pouvait le sauver: partager l'enthousiasme religieux de ces rudes batailleurs que l'éloquence d'un Pierre l'Ermite avait jetés sur l'Orient; s'en servir, se mettre à leur tête et les diriger sur pays infidèles. Mais non! il eut peur de cette inondation de comtes et barons tout bardés de fer et ne parlant que de pourfendre les mécréants, y compris les Grecs au besoin: il crut en venir à bout par la ruse. Or ce qu'Alexis Comnène Ier n'avait pas compris, ses successeurs ne le comprirent pas davantage. On peut dire que la fourberie des grecs fit périr plus de croisés que le fer des musulmans. C'est ainsi que des expéditions destinées à resserrer l'union des deux peuples et à sauver l'Orient chrétien ne firent que creuser davantage la ligne de séparation et hâter la ruine de l'Empire Byzantin.

gieux!" Puisse-t-elle revenir de pareilles erreurs, avant qu'elles aient porté leur fruit, qui ne peut être que la ruine et la décadence!



La tour de Galata.

Avant de quitter l'hippodrome, je cherche des yeux, le fameux platane qui, le 15 juin 1826, disparut au milieu

d'un amoncellement de cadavres des janissaires ramassés parmi les cinq ou six mille qui jonchaient la caserne et les rues de Stamboul. Ce n'est pas que je regrette la disparition de cette turbulente milice. Son fanatisme était un des meilleurs soutiens de l'Empire des sultans, et l'on ne peut que se féliciter de tout ce qui affaiblit un pareil empire. Mais cette évocation, jointe à celle des dix mille Arméniens massacrés en un seul jour du mois d'août 1896, complète bien la vision de fange sanglante que cette place du cirque vient de faire passer sous mes yeux.

Hélas! en m'éloignant il faut que je rencontre un dernier objet offusquant, je veux dire le monument érigé là en l'honneur de l'empereur d'Allemagne, pour commémorer sa visite à son ami Abdul-Hamid. Je ne trouve pas laid ce petit dôme, soutenu par des colonnettes avec inscriptions turques sur le rebord. Mais je ne suis pas tenté de les lire; et j'éprouve une tristesse profonde à la pensée qu'un souverain chrétien n'a pas honte de venir mettre sa main chevaleresque dans la main d'un assassin tel qu'Abdul-Hamid, rouge du sang de tant de nos frères. Affaire de politique, dira-t-on. Sans doute. Et je n'en veux pas à Guillaume II d'arrêter l'invasion russe en Asie Mineure, de rêver d'une nouvelle Ninive peuplée de ses sujets sur les bords du *Tigre*, de jeter une immense voie ferrée depuis la rive asiatique de Constantinople jusqu'au golfe Persique; j'ose à peine lui en vouloir de chercher à supplanter la France en Syrie et en Palestine, quand je vois un gouvernement maçonnique lui préparer le terrain par l'anéantissement de ses propres défenseurs. Mais quelle nécessité pour de tels projets d'aller parader en uniforme d'Ulhan dans les rues de Constantinople? Quelle nécessité surtout d'aller à Damas sur le tombeau de Saladin, lancer un appel sonore au fanatisme musulman en criant: *Turquie, défends-toi!* — Pauvre Kaiser! ignore-t-il

que la Turquie ne peut se défendre que contre la civilisation et le progrès? Ignore-t-il que se défendre pour les fils du Prophète signifie: tuer et massacrer des chrétiens! Pense-t-il que ses paroles ont le même sens à Damas qu'à Berlin? Pense-t-il encore que son amitié, ses secours, son argent, ses instructeurs militaires, ses ingénieurs vont relever l'empire d'Abdul-Hamid et en faire un admirable terrain pour la colonisation allemande? Illusion! rien ne prospérera jamais sous la domination turque; et si Guillaume II veut faire reflourir le Paradis terrestre dans les splendides contrées qu'elle a ruinées, il ne faut pas qu'il se contente d'y voyager fastueusement, d'y prendre possession de quelques mètres carrés comme l'emplacement de la dormition de la Ste Vierge à Jérusalem, ni même d'y bâtir un chemin de fer de cinq mille kilomètres; il faut qu'il s'arme de l'épée de l'Archange et qu'achevant l'œuvre de Barberousse et de Frédéric II il en chasse le grand déchu, l'Islam avec tout son cortège: fanatisme, vol, pillage, meurtre, indolence, polygamie..., etc...

Quittant enfin l'hippodrome je jette un rapide coup d'œil sur le Musée, où j'ai tout juste le temps d'admirer un sarcophage sorti des fouilles de Saïda (Syrie), dit d'Alexandre, mais qui doit n'être que celui d'un de ses généraux; je donne un instant d'attention à la *Sublime Porte*, que je rencontre sur mon chemin, porte élevée en effet, abritant, derrière ses murs, dans un silence mystérieux, le grand-vizir, le ministre de l'intérieur et le ministre des affaires étrangères, incapables, à eux trois, de faire seulement paver ou niveler leur rue qui contraste d'une façon vraiment choquante avec la sublimité du lieu. Mais quoi! la sublimité en pays turc peut-elle avoir quelque chose de commun avec la propreté! Je repasse la Corne d'or en caïque, et je me trouve au milieu d'une rue commerçante de Galata. Sans trop d'encombres je me fraie un pas-

sage à travers les pyramides d'objets que les *hamals* (portefaix) étalent sur leur dos, et les perches au bout desquelles les revendeurs tendent aux bourgeois assis sur le pas de leur porte tantôt un quartier saignant, tantôt des sorbets et des sucreries, tantôt de la poterie ou de la mercerie. Bientôt un tramway à ficelle me hisse par un souterrain de Galata à Péra. J'ai la curiosité d'entrer dans un magasin grec, propriété d'un *Pappadopoulo* quelconque. Lui ayant pris quelques cartes postales illustrées, je sors, pour les envelopper, des débris de journaux achetés à Athènes. Les yeux de mon vendeur n'eussent pas brillé plus éclatants devant l'ombre de Démosthène. Après m'avoir fait observer que ces feuilles étaient strictement interdites à Péra, il me supplie de lui en faire cadeau; à quoi je consens d'autant plus volontiers que justement à l'occasion du conflit franco-turc elles tombaient à bras raccourci sur le gouvernement de Sa Hautesse. Mais ce petit incident fut pour moi toute une révélation. Eh oui! sur tout le pourtour de la Méditerranée, et jusqu'à Paris, Londres, New-York, ils sont ainsi des milliers d'Hellènes qui vivent de la Grande-Ideé, caressent le rêve patriotique d'une plus grande Grèce, sont prêts pour sa réalisation à payer de leur bourse, de leur personne!... Le grand malheur c'est que les Bulgares sont venus leur enlever le monopole de ce rêve, et que les Russes jettent au travers leur implacable ambition. Non la succession d'Abdul-Hamid n'est pas pour les fils du roi Georges!

Non loin de ma boutique grecque se trouvait l'ambassade de France, très beau palais avec jardins, que les vulgaires maisons environnantes empêchent malheureusement de ressortir. Là j'apprends une nouvelle qui ne laisse pas de m'impressionner. Il a pris fantaisie, paraît-il, à Abdul-Hamid de faire son Waldeck; et un iradé, calqué sur la loi contre les Congrégations, vient de porter à tous

les gouverneurs l'ordre de ne pas admettre dans l'Empire Ottoman ceux que la France ne tolère pas chez elle! Je suis de ceux-ci. Le coup tombe droit sur moi. Voilà une péripétie qui n'est pas réservée à tous les touristes: partir de France frappé par une loi pour aller se faire interdire par un décret du Commandeur des Croyants! Mais cette fois, au moins, j'éprouve une véritable satisfaction intellectuelle. Enfin! voici un peu de logique! Abdul-Hamid n'est qu'un monstre sans doute. Toutefois c'est un infidèle, c'est un ennemi. Il n'est pas obligé de savoir ce que je suis; il peut très logiquement se guider sur l'exemple des Puissances Catholiques; il peut en toute conscience marcher sur les traces de Waldeck, Lanessan, Caillaux et autres hommes d'Etat qui, pour avoir été élevés religieusement, sont à même de connaître la question monastique. Et puis, si le fanatisme musulman est odieux, il l'est moins, il est moins inexplicable surtout que celui de nos Jacobins; et ceux-ci, me bannissant par un acte d'imbécillité sectaire, ne serait-ce pas étrange qu'ils voulussent m'imposer à la protection du successeur de Mahomet? Je ne conçois donc pas la moindre rancune contre Abdul-Hamid, d'autant que son iradé ne m'a nullement empêché de me promener paisiblement dans sa capitale, en dépit de l'immense soupçon policier qui l'enveloppe. Les proscriptions collectives ont au moins cet avantage que, pas plus après qu'avant on ne se méfie des individus pros crits. Elles n'en sont que plus sottes et plus injustifiables; mais enfin il ne vient à l'idée d'aucun Pandore, fût-il Turc, d'arrêter un touriste, sous prétexte qu'il porte une soutane, ni de lui demander s'il appartient ou non à une congrégation autorisée. A travers des rues étroites et plus ou moins boueuses, en saluant une dernière fois les inévitables chiens qui promènent là leur mélancolie d'être désabusés, je rentre donc au *Saghalien*, sans plus

d'embarras. Malgré mes épreuves j'emporte un bon souvenir de Constantinople, sinon des Turcs.

M. Camisiez, S. J.



Etude par Burn Jones.

L'ERREUR DE GERMAINE

(Suite)

Et derrière sa personne rondelette, la grande figure noire de Michel Raimbaud apparut sur le seuil. Germaine ferma son buvard en rougissant très fort, et regarda Michel avec une envie de rire mal dissimulée. Lui saluait, froid en apparence, au fond presque intimidé par ces yeux de jeune fille qu'il supposait moqueurs, sinon malveillants. Il s'excusa: M. Lescot l'avait amené de force. D'ailleurs, il apportait un plan de promenade, un projet d'excursion à Fantaisie, l'ancienne résidence des margraves: trois petites lieues aller et retour.

— Qu'en penses-tu, fillette? demanda M. Lescot. Justement il n'y a pas de représentation aujourd'hui; ce serait une façon agréable d'employer ce petit congé... hum! non... je veux dire de tromper notre impatience, acheva-t-il malicieusement, en voyant Germaine prête à bondir d'indignation.

Ils partirent donc à travers les rues de Bayreuth, puis, au sortir de la ville, le long d'une route poudreuse bordée de peupliers. Le ciel, presque trop bleu les jours précédents, s'était voilé d'une brume légère et les trois promeneurs marchaient allégrement, en causant à bâtons rompus. M. Lescot, bavard par nature, heureux d'échapper pour un jour à Wagner, parlait lycée, collègues, fournisseurs, et riait d'un bon rire en évoquant les menus faits de sa vie quotidienne. Michel, d'esprit moins mesquin, l'écoutait pourtant sans ennui; Bayreuth lui rafraîchis-

sait l'âme, le disposait à l'indulgence. Il y était venu seul douze ans auparavant, aussi candide, aussi confiant, aussi épris du beau que peut l'être un philosophe de vingt-deux ans, et mille vieux souvenirs se ravivaient en lui, effaçant presque d'autres souvenirs plus récents et plus amers. Ce rôle même de cicerone, auquel l'avait voué la rencontre des Lescot, lui semblait de jour en jour moins fastidieux. Les causeries au crépuscule, sur la terrasse du théâtre, parmi la foule bruyante, les enthousiasmes de Germaine, les questions sans fin de M. Lescot, tout cela l'amusait, le forçait à redevenir jeune et gai. Et maintenant cette promenade à trois lui semblait familiale; il se laissait envelopper d'air, de lumière et de joie, dans cette bonne griserie de la marche qui fait les pensées plus légères. La grande route s'égarait à travers champs par un étroit sentier, puis s'enfonçait dans un bois de pins aux branches hautes, aux troncs élevés, où le soleil mettait des taches de roses, puis encore s'aplanissait, s'élargissait, prenait l'aspect propre et bien peigné d'une allée seigneuriale.

— Nous arrivons, dit Michel en poussant une barrière.

Le parc des margraves leur parut plus austère, plus silencieux que la libre forêt d'où ils sortaient; à travers les arbres taillés en charmilles, le ciel avait des teintes effacées de vieux pastel, et sur un étang tout verdi de nénuphars, deux cygnes blancs nageaient:

— Deux princes enchantés, dit Germaine.

— Et voici les mauvais génies, riposta Michel. Heureusement qu'ils sont pétrifiés!

Un groupe de pierre grise, dieux ou déesses, surgissait d'un bassin desséché, envahi par les herbes folles. Le lierre et la clématite avaient grimpé, s'accrochant aux bras, effritant les nez, les cheveux, parant de toutes les séductions du temps cette œuvre banale. Ce n'était plus qu'une ruine, dominée par une terrasse d'où descendait en fer à cheval la double rangée d'un vieil escalier.

Germaine s'assit sur le rebord du bassin, radieuse et vivante parmi ces choses mortes.

— Qu'il fait bon ici! s'écria-t-elle.

— Bâtittons-y trois tentes, dit gravement M. Lescot. Voyons, où planterai-je la mienne? Ah! j'y suis: sur ce banc de bois moisi, à l'ombre du bocage. Et vous, Raimbaud?

— Oh! moi, je préfère bâtir sur le sable! fit Michel en s'étendant au pied d'un sapin gigantesque. Sans le vouloir, il s'était placé de façon à ne plus apercevoir la silhouette sympathique, mais inélégante de M. Lescot en panama et en redingote noire; pendant la minute de silence qui suivit, il eut soudain l'illusion bizarre d'être en tête à tête avec Germaine. Ce ne fut qu'un éclair, puis il pensa: "Et quand cela serait? Elle me trouverait trop vieux pour songer à s'en effaroucher!..." Il la regardait creuser le sol du bout de son ombrelle; pour la première fois depuis plus d'une semaine il venait de se demander si elle était jolie. Elle lui parut telle qu'il la connaissait déjà, toute rose, avec des cheveux châtain doré, de très beaux yeux gris, un visage d'enfant, épanoui dans un vague sourire de jeunesse et de contentement.

— C'est drôle! fit-elle tout à coup; depuis que je suis à Bayreuth, il me semble que je comprends l'allemand! Hier, en écoutant Mme Gulbranson chanter la dernière scène du *Crépuscule*, j'ai eu comme une révélation, et ce matin, à la brasserie, j'ai presque commandé le déjeuner!...

Michel se mit à rire.

— Je ne saisis pas bien le rapport qu'il y a entre la *Gatterdämmerung* et la *rindfleisch* ou les *kartoffeln* que vous avez pu manger ce matin...

— Moi non plus. Et pourtant c'est vrai: Wagner me fait comprendre un tas de choses, ça doit être ce qu'on appelle un phénomène d'endo... d'endos...

— D'endosmose! suggéra la voix invisible de M. Lescot.

— Oui. Vois-tu, papa, puisque Pierre revient cet hiver, je lui demanderai de me donner des leçons d'allemand...

La voix se fit soudain un peu grondeuse.

— Si tu crois qu'il se souciera de t'apprendre à décliner

*der des dem den et
das des dem das!*

Il t'enverra promener, tout simplement.

— Quelle idée! s'écria Germaine, devenue soudain très rouge. Et levant vers Michel des yeux candides:

— C'est mon cousin, expliqua-t-elle, le fils d'une sœur de papa... Voilà cinq ans qu'il est à Pondichéry, mais il va revenir à Paris... Il sait l'allemand comme personne... encore mieux que vous!...

— Je n'en doute pas, dit Michel.

Germaine se taisait, très occupée à dessiner sur le sable.

Et cette idée lui déplut. Du fond de son bocage, M. Lescot parlait toujours.

— En voilà un garçon qui peut se vanter d'avoir donné du fil à retordre à sa famille!... Pas méchant, très gentil, même; mais paresseux!... une vraie couleuvre! Il n'avait



qu'une corde à son arc; il apprenait toutes les langues qu'on voulait. Très pratique avec ça, il a trouvé moyen de se faire nommer représentant d'une grande maison de commerce, là-bas, dans les Indes... Ses affaires vont bien, et on le rappelle à Paris pour lui donner de l'avancement. Il est capable de faire fortune le matin! Et pourtant Dieu sait qu'il ne l'a guère mérité!...

Germaine se taisait, très occupée à dessiner sur le sable une foule de figures géométriques, mais Michel, qui l'observait du coin de l'œil la vit à plusieurs reprises froncer le sourcil et se mordre les lèvres avec impatience.

— Elle n'aime pas à entendre médire de son cousin, songea-t-il.

Derrière les arbres du parc, le soleil jaunissait, et l'ombre du sapin s'allongeait, mettant une teinte plus grise sur le vieux groupe de pierre. Emergeant des quinconces où il se dissimulait, le panama de M. Lescot reparut.

— Allons, mes enfants, il est temps de partir, si nous voulons rentrer en ville avant sept heures. En route!

Il avait dit: "mes enfants". Michel en fut frappé, presque choqué d'abord, comme d'un oubli des convenances. Puis il se dit: "Je crois que je deviens idiot. Que peut-il y avoir de commun entre moi et cette petite fille?..." La route du retour fut toute autre, plus intime et moins joyeuse; pourtant Germaine avait retrouvé toute sa gaieté. Elle marchait d'un pas leste et allongé, en levant de temps à autre ses yeux souriants, et ce qu'elle disait n'était ni sot ni puéril. Mais Michel avait dans l'âme une inquiétude vague qui le ramenait malgré lui à son habituelle mélancolie. M. Lescot, visiblement fatigué, salua avec joie les premiers faubourgs de Bayreuth.

— Tiens, fit-il en passant devant la poste, je vais voir s'ils n'ont rien pour moi; depuis deux jours j'attends une lettre de ma sœur, la mère de ce mauvais sujet dont nous parlions tout à l'heure...

Il entra et reparut presque aussitôt, tout pâle, une dépêche à la main.

— Ta tante a fait une chute grave, dit-il à Germaine; c'est la vieille Fanny qui nous rappelle... "Madame est tombée, elle a très mal; venez vite, monsieur et mademoiselle..." Je ne sais que penser; il faut que nous partions ce soir...

.....

Michel était seul encore une fois, et Bayreuth lui semblait vide et triste. Le lendemain, pendant les entr'actes de *Parsifal*, il erra sur la terrasse, la tête pleine de pensées confuses. Kundry, la créature étrange, l'enchanteresse au cœur double évoquait le souvenir de la mauvaise femme qui lui avait pris sa jeunesse. Il songeait amèrement: "Pourquoi me suis-je laissé séduire comme tant d'autres par ce qui est faux et bas? Pourquoi n'ai-je pas aimé une vraie jeune fille, une de celles dont les yeux ne savent pas mentir?..." Et il revoyait Germaine assise sur le rebord du vieux bassin, avec son regard brillant et ses joues roses, disant: "C'est mon cousin; il parle allemand mieux que tout le monde..." Il la voyait aussi, les yeux agrandis, les lèvres blanches, quand son père lui avait montré la dépêche qui les rappelait à Paris... Son premier mot avait été: "Et Pierre qui est là-bas si loin!..." Michel pensait à tout cela: "Un cœur de jeune fille bien pur, bien aimant, qui n'a qu'un secret et qui le laisse deviner au premier venu... voilà ce que j'aurais pu trouver... J'ai préféré Kundry, maintenant il est trop tard..."

Dans l'air frais du soir, les trompettes avaient jeté sur six notes le motif du Graal, trois fois répété; la foule, devenue silencieuse, rentrait dans le théâtre comme dans un sanctuaire... "Allons voir mourir Kundry," se dit Michel. La sienne était morte aussi, mais non pas repentie, ni pardonnée, le laissant défiant de la vie, de l'amour et de lui-même.

III

Quand M. Lescot, à peine débarqué, courtit chez sa sœur avec l'angoisse de la trouver mourante, il apprit que la malade en serait quitte pour un pied foulé et une forte entaille à la tête. Là vieille bonne, à la vue de sa maîtresse évanouie dans l'escalier, la figure pleine de sang, s'était affolée et avait expédié, sans demander conseil à personne, le télégramme qui devait couper court aux joies esthétiques de la pauvre Germaine.

— Tu avais entendu ton *Parsifal*, au moins ?

Ce fut la première chose que Mme Vernier demanda à sa nièce, du fond de son grand fauteuil où elle était enfouie, la tête entortillée de bandelettes. Et la jeune fille, émue

de voir cette bonne figure de momie lui sourire avec tendresse, répondit, en posant un gros baiser entre deux compresses de sparadrap :

— Sois tranquille, tante ; j'ai tout vu, tout entendu, et je rapporte une provision de souvenirs pour cet hiver.

Le mensonge était véniel et Germaine n'en eut aucun remords. C'était une grosse déception, pourtant, que



“ Sois tranquille, tante, j'ai tout vu, tout entendu et je rapporte une provision de souvenirs pour cet hiver. ”

cette dernière soirée manquée, la plus passionnément attendue, celle dont elle s'était promis tout un monde de jouissances. Mais tout s'effaçait devant la joie de retrouver ce cher vieux visage qu'elle avait cru ne plus revoir. Tante Berthe, pour elle, c'était presque sa mère — morte toute jeune et qu'elle n'avait jamais connue — c'était encore, et surtout, la mère de son cousin Pierre.

Pourquoi Germaine aimait-elle son cousin? Elle n'aurait pas su le dire. Mme Vernier, veuve de bonne heure, elle aussi, vivait dans une grande intimité avec son frère, et les deux enfants avaient grandi côte à côte. Du plus loin que se souvint Germaine, ce gamin batailleur, son aîné de six ou sept ans, qui faisait manœuvrer en son honneur, le dimanche, d'innombrables soldats de plomb, qui se disloquait comme un clown, qui lui tirait sa natte quand elle boudait et lui donnait des chiquenaudes pour la mettre de bonne humeur, cet être bizarre et charmant avait été l'idole de son enfance. Toute petite, elle trottait sur ses pas dans une ferveur d'admiration naïve; plus grande, elle était restée sa confidente et sa consolatrice, toujours prête à intercéder pour lui quand Mme Vernier venait trouver son frère en disant: "Ce garçon me fera mourir de chagrin!..." Le garçon arrivait ensuite, l'oreille basse, pour recevoir la mercuriale de son oncle et Germaine, ces jours-là, trouvait tout le monde injuste et cruel. Injustes aussi, les juges qui, par deux fois, avaient refusé le pauvre Pierre à son baccalauréat; cruels, l'oncle et la mère qui l'avaient laissé s'exiler là-bas, dans les Indes, si loin qu'on ne recevait de lettres qu'une fois par semaine! Germaine avait quinze ans, l'âge où les petites filles se croient grandes, où elles commencent à se créer des chimères et à se prendre au sérieux. Jusqu'alors elle n'avait jamais pensé qu'elle pût ressentir pour Pierre autre chose qu'une très tendre et très fraternelle affection. Le chagrin qu'elle éprouva quand il fut

parti la rendit à la fois très malheureuse et très fière. Il l'avait embrassée, avec un regret sincère de quitter cette bonne petite camarade.

— Quand je reviendrai, tu seras mariée, avait-il dit, essayant de plaisanter.

— Oh! tu sais bien que non!

Et cette parole enfantine, qu'il avait à peine entendue, prenait pour elle l'importance d'un serment. Le lendemain, elle parut transformée, les cheveux relevés en chignon, l'air mélancolique d'une petite veuve. Désormais elle *savait* qu'elle aimait son cousin. Elle eut un cahier fermé à clef où elle écrivit ses pensées les plus intimes, mais elle ne songea pas à mettre une serrure à ses lèvres: le nom de Pierre revenait dans tous ses discours. Le bon M. Lescot lui-même, et surtout tante Berthe, plus fine en sa qualité de femme, surent vite à quoi s'en tenir sur les sentiments de la "petite"; par un accord tacite, ils évitèrent d'en parler. M. Lescot n'avait jamais eu très haute opinion de son neveu. Mme Vernier, elle, malgré les tourments que lui avait causés son fils, désirait avant tout le voir heureux. Elle adorait Germaine et, dans le secret de son cœur, elle s'habitua à la considérer comme sa fille. Cinq ans avaient passé depuis.

— A quoi penses-tu, fillette?

C'était tante Berthe qui parlait, tout à fait guérie maintenant, mais encore confinée dans son petit appartement de la rue des Ecoles, où Germaine venait lui tenir compagnie pendant les journées un peu longues de ce mois de septembre.

— A rien, tante, répondit la jeune fille.

Six heures sonnaient à l'horloge du Collège de France; dans le ciel voilé, par-dessus les toits de la Sorbonne que dominait le balcon haut perché, on apercevait des cimes d'arbres et les bruits de la rue montaient assourdis jusqu'au cinquième étage, se fondant en un murmure de vie.

Les deux femmes restaient silencieuses, l'esprit occupé du même rêve.

— Je cherchais à me rappeler... dit enfin Germaine. Est-ce que tu crois que Pierre aime beaucoup la musique?

— Ma foi, je n'en sais rien, il n'en a jamais fait... je crois qu'il ne la déteste pas... D'ailleurs tu la lui feras aimer, tu lui chanteras du Wagner...

Germaine se mit à rire:

— Oh! pas du Wagner comme cela, tout de suite; nous l'acclimaterons tout doucement... Est-ce qu'il a fixé la date de son retour?

— Non, pas tout à fait. Je pense qu'il sera ici vers Noël. Encore trois mois! Est-ce long! Pas un pauvre petit congé en cinq ans! Et je ne connais même plus sa figure, à ce méchant garçon, avec cette horreur qu'il a des photographes et des photographies... Ah! c'est dur, une séparation comme celle-là! Enfin, j'espère qu'on va me le laisser — nous le laisser tout à fait, maintenant...

Le jour baissait, et dans la douceur du crépuscule d'automne, Germaine songeait, de nouveau silencieuse. Les paroles de sa tante avaient réveillé en elle une appréhension vague, plus précise à mesure que se rapprochait l'époque de ce retour tant désiré. Elle se sentait, par moments, deux âmes: l'une, celle d'aujourd'hui, âme de jeune fille, presque de femme, avec ses exigences, ses aspirations bien définies; l'autre, l'âme de quinze ans, indécise et obscure, toute remplie d'un grand amour enfantin. Qu'allait devenir cet amour de la petite fille, nourri de souvenirs et de rêves, quand le passé se serait fondu dans le présent? Celui qui devait revenir, ce n'était plus le Pierre de jadis, le grand garçon qu'elle avait quitté, mince et blond, avec une barbe jeune et des yeux gais; mais c'était comme le frère aîné de celui-là. Sûrement elle l'aimerait encore. Et lui, l'aimerait-il? Elle s'aperçut qu'elle se posait cette question pour la première fois. Jusqu'alors

l'idée ne lui était pas venue qu'il pût y avoir d'obstacle à la conclusion de son petit roman. Elle se disait : " Quand Pierre reviendra, nous nous marierons ; papa ne sera pas très content, mais tante Berthe le persuadera... " Cela lui semblait tout simple. Et voilà que l'avenir lui apparaissait soudain plus compliqué ; la volonté de M. Lescot, celle de Pierre lui-même... " Il m'aimait bien autrefois, mais pas comme on doit aimer sa femme... Va-t-il me traiter encore en gamine ? J'ai vingt ans, pourtant, et lui vingt-sept... Et tout ce que j'aime, tout ce que je pense, le pensera-t-il, l'aimera-t-il?... "

— Allume donc la lampe, petite, dit tout à coup Mme Vernier ; c'est triste, ce noir...

— Oh oui ! c'est triste, cela donne des idées bêtes, dit Germaine...

Maintenant la fenêtre était close, les rideaux tirés ; à la lumière de la lampe, Germaine revoyait les bons yeux, les jolis bandeaux blancs de tante Berthe, et ses craintes vagues se dissipaient, chassées comme la nuit qui se faisait plus noire, là-bas, derrière la vitre, mais qui n'osait plus entrer...

La jeune fille se pencha vers sa tante :

— Alors, reprit-elle, tu crois qu'il sera revenu pour Noël?...

IV

Le 1er octobre, Michel Raimbaud, sa serviette de professeur sous le bras, sortait du lycée Henri IV, mêlé au dernier flot des élèves, les grands, ses élèves à lui. Tous le saluaient au passage avec une nuance de réserve ; il avait la réputation d' " un type très fort ", pourtant il n'était pas très aimé ; sa tristesse, sa froideur apparente et aussi une certaine timidité d'âme l'empêchaient de prendre sur les jeunes gens l'ascendant moral qu'il avait

rêvé d'exercer, au temps où il considérait sa carrière comme une sorte d'apostolat. On l'écoutait avec attention, avec respect même, mais on ne se livrait pas — pas plus qu'il ne se livrait lui-même. Il en souffrait, sans le laisser voir, et se sentait plus seul encore aux heures de découragement.

Ce jour-là, il traversait la place du Panthéon, tête basse et marchant vite — il semblait toujours pressé, quoique rien ne l'attirât chez lui — quand il s'entendit héler par une voix essoufflée :

— Raimbaud! hé, psst! attendez-moi donc, que diable! Je n'ai pas vos grandes jambes, moi!

C'était M. Lescot, souriant et haletant, les pans de son paletot voltigeant comme deux ailes, Michel s'arrêta, confus, avec un sentiment bizarre et complexe — le remords de l'avoir évité, tout à l'heure, à la porte du lycée, et le désir secret, presque inconscient, de lui parler, ne fût-ce que quelques instants.

— Comme vous vous sauvez! disait le brave homme en lui prenant les mains. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre, celle que je vous avais adressée à Bayreuth, sitôt notre retour... Vous ne l'avez donc pas reçue?...

Non, Michel ne l'avait pas reçue; il était parti pour la Suisse, deux jours après eux, sans laisser d'adresse...

— Et Madame votre sœur?...

Son regard interrogeait discrètement la figure réjouie dont le seul aspect écartait toute idée de deuil.

Jacques Morel.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

M. Chamberlain. — La session anglaise. — Le cabinet Balfour évite encore la défaite. — La guerre russo-japonaise. — M. Loubet à Rome. — L'outrage au Pape — La franc-maçonnerie italienne. — Des toasts significatifs. — Rome est au Pape. — Le protêt du Saint-Siège. — Les élections municipales en France. — A l'Académie française. — M. René Bazin et M. Brunetière. — Au Canada. — M. le juge Desmarais.

M. Chamberlain a prononcé, le 12 mai, à Birmingham, son premier discours public depuis son retour d'Égypte. Il a été accueilli avec enthousiasme par ses fidèles électeurs. Il a déclaré que la question fiscale continuera à occuper le premier plan de la scène politique jusqu'à ce qu'elle devienne non plus une question, mais un fait. Son désir serait d'avoir demain un referendum. D'après lui, les élections générales ne seraient pas imminentes, mais elles viendraient dans un temps raisonnable, et il pourrait alors se faire qu'elles fussent défavorables aux unionistes. Cependant la cause de la réforme fiscale n'en serait point arrêtée dans son progrès, et, après un changement de décor, la nouvelle pièce serait sifflée.

M. Chamberlain désire évidemment le maintien du ministère. On en a eu une preuve à la séance des Communes, le 18 du courant. M. Alexander Black, un député libéral, interpellait le gouvernement au sujet de la question fiscale. M. Balfour répondit qu'il n'avait rien à ajouter à son discours de Sheffield, et qu'il n'y avait pas lieu de discuter en Parlement à cette heure la réforme du tarif. Lord Hugh Cecil attaqua MM. Balfour et Chamberlain. Celui-ci déclara qu'il ne descendrait pas sur le terrain où l'on voulait l'amener, et qu'il approuvait absolument

l'attitude du premier ministre. Le vote a donné cinquante-cinq voix de majorité au cabinet, qui semble dans un danger moins immédiat qu'au début de la présente session.

* * *

La guerre russo-japonaise a pris une allure plus déterminée dans le cours des dernières semaines, et les Russes n'ont pas eu à s'en réjouir. Les défaites sur terre sont venues succéder pour eux aux défaites sur mer. Dans une série de combats livrés sur les rives du fleuve Yalu, les 28, 29, 30 avril et 1er mai, ils ont été battus par les Japonais qui les ont refoulés et forcés à reculer. La marche en avant de ces derniers a eu pour résultat de menacer les communications russes avec Port-Arthur. Cette place s'est trouvée à peu près abandonnée à ses propres forces, et les Japonais prétendent la faire tomber en leur pouvoir à assez courte échéance. Cependant les nouvelles des derniers jours ont semblé meilleures pour les Russes. On annonce qu'ils ont remporté une importante victoire en Mandchourie, et que leurs adversaires ont perdu deux vaisseaux de guerre frappés par des mines.

Nous lisons ces jours derniers dans un journal français une étude dans laquelle on soutenait que ce qui finirait par donner l'avantage aux Russes, ce serait la supériorité de leurs finances. D'après l'auteur de cet écrit, voici quelles sont les ressources disponibles de la Russie pour soutenir la guerre:

Disponibilités du trésor: 300 millions de roubles; crédits rendus disponibles par l'ajournement de certains travaux, 150 millions de roubles; augmentation de la production métallique, 400 millions au minimum, ce qui fait 850 millions de roubles, soit 2,261 millions de francs.

Il semble que les dépenses exceptionnelles nécessitées par la guerre auront, en Russie, l'effet singulier de pous-

ser tout le pays à un travail intensif pour compléter et perfectionner ce nécessaire instrument de pénétration: le Transsibérien. Tout ce que dépensera l'Etat reviendra à la masse du public, car la Russie possède sur son territoire les matières premières de l'industrie métallurgique et produit également tout ce qui est nécessaire à l'alimentation de la population.

La Russie ne saurait donc être, avant très longtemps, épuisée par la guerre, financièrement parlant, et si son organisation militaire est bonne, elle doit pouvoir envisager l'avenir avec confiance.

Quant au Japon, ses ressources seraient 117 millions de yens (292 millions de francs environ), encaisse de la banque d'Etat, 70 millions d'impôts extraordinaires, et une émission de 150 à 200 millions de papier-monnaie. Comme on le voit, il y aurait entre les deux pays une grande disproportion de ressources financières.

* * *

L'outrage suprême du gouvernement français à la papauté est un fait accompli. L'abdication de la France, son reniement de sa tradition séculaire, ont été couronnés par le voyage douloureusement triomphal de M. Loubet dans cette Rome que les Piémontais ont volée au Saint-Siège. Pour la première fois depuis 1870, une nation catholique a reconnu officiellement l'usurpation par une visite de son chef au roi d'Italie, dans ce palais du Quirinal qui appartient au Pape. Parti de Paris le 23 avril, le président de la République est arrivé à Rome le dimanche, 24 avril. Les quatre journées de son séjour dans la capitale italienne ont été remplies par une série ininterrompue de réceptions, de dîners, de revues, de visites officielles.

La signification réelle du voyage de M. Loubet a été mise en plein relief par les toasts prononcés au dîner de

gala donné par le roi d'Italie au Quirinal en l'honneur de son hôte. Victor Emmanuel a proposé la santé du président dans les termes suivants :

“ Monsieur le président,

“ Le cœur de toute l'Italie palpite avec le mien en saluant en vous, notre hôte agréé, la magnanime nation française. Nos gouvernements se sont trouvés facilement d'accord : en coopérant au maintien de la paix, ce bien suprême, que tous les Etats visent toujours à consolider davantage, et en signant le traité d'arbitrage et le traité du travail, ils ont garanti la paix politique et renforcé la paix sociale. L'Italie et la France issues toutes les deux du vieux tronc latin, conserveront à travers les siècles les traditions d'affinité ineffaçables, et aujourd'hui elles affirment de nouveau leur amitié dans cette Rome éternelle, de laquelle le génie national des deux peuples a tiré tant d'inspirations.

“ Monsieur le président, en vous serrant la main, les souvenirs glorieux viennent remplir mon âme des plus chères émotions, et c'est avec ces pensées et avec ces sentiments que je lève mon verre à la prospérité de la France et de son digne et noble chef. ”

Nos lecteurs remarquent comme nous avec quelle emphase le roi d'Italie a salué la présence du chef de la nation française “ dans cette Rome éternelle ”, où le monarque savoyard n'est qu'un intrus, quoi qu'il dise et qu'il fasse.

M. Loubet n'a point manqué de souligner à son tour le sens de la démonstration. Voici sa réponse :

“ Sire,

“ J'ai peine à exprimer l'émotion et la gratitude que je dois au langage si affectueux et si noble de Votre Majesté

et à cette magnifique et inoubliable réception où l'Italie entière s'est jointe à ses augustes souverains pour faire honneur à la France. Vos paroles, Sire, retentiront demain profondément dans tous les cœurs français.

“ Certes, la France et l'Italie n'ont pas attendu ce jour pour proclamer les affinités qui les rapprochent et qui, pour leur bonheur, les veulent toujours amies; mais, comme à Votre Majesté, ce m'est une grande joie d'entendre confirmer leur amitié dans cette Rome glorieuse en qui les Français et les Italiens vénèrent une mère commune et l'inspiratrice de leur génie et de leurs hauts faits. Nos gouvernements ont compris combien il importait de mettre les intérêts de leur pays d'accord avec les sympathies qui les portaient l'un vers l'autre; de leur heureuse collaboration sont sortis plus récemment la convention d'arbitrage et le traité du travail, où il me plaît de voir, avec vous, un gage nouveau de paix politique et un instrument fécond de progrès social.

“ Sire, c'est l'âme pleine des grands souvenirs communs que j'unis dans un même toast la grandeur et la prospérité de l'Italie aux vœux que je forme pour le bonheur de ses nobles souverains. ”

Le roi avait parlé de la “ Rome éternelle. ” M. Loubet répond en manifestant sa joie d'entendre confirmer l'amitié des deux peuples “ dans cette Rome glorieuse en qui les Français et les Italiens vénèrent une mère commune... ” Une mère commune!... oui, M. Loubet; Rome est la mère commune, non seulement des Français et des Italiens, mais de tous les peuples. Et c'est pour cela que, de par la volonté du monde chrétien, elle appartenait au Pape, le Père commun de deux cents millions de catholiques. Banquetez tant que vous voudrez, pérez tant qu'il vous plaira, roi, président, ministres et diplomates: vous ne prescrirez pas contre le droit et vous ne falsifierez pas l'histoire. Rome, la “ Rome éternelle ” de Victor-Emmanuel, la

“ Rome glorieuse ” de M. Loubet, elle est au Pape, et ceux qui prétendent y régner depuis trente-quatre ans ne sont que des spoliateurs et des larrons couronnés.

Rien n'a manqué pour faire ressortir le sens réel de la visite du président français à Rome. Les francs-maçons ont eu soin de se mettre en vedette, à cette occasion. Leur grand-maître a fait placarder une affiche dont voici quelques extraits :

“ Liberté. Egalité. Fraternité.

“ A Emilé Loubet, président de la République française, le fraternel salut des libres-maçons.

“ Bienvenu dans Rome italienne le chef de la glorieuse nation qui a gravé sur son drapeau et jeté sur le monde comme un éclair la triple devise, immortel patrimoine, antique palpitation de notre ordre. Bienvenue à lui; et que dans cette éternelle mère de latinité l'hôte illustre se sente citoyen...

“ Avec cet applaudissement que Rome, interprète auguste de l'Italie nouvelle, envoie à Emile Loubet, notre salut va au cœur même de la France, magnifique d'audaces dans l'affirmation constante des suprêmes droits de l'Etat laïque: il va aux frères français qui poursuivent invaincus les hautes finalités de notre institution: il va à la mémoire d'Emile Zola, Titan dans la lutte formidable contre l'hypocrisie et la superstition; il va au génie tutélaire de Victor Hugo, devant la statue duquel nous inclinons nos vertes bannières, saluant en lui le poète qui a chanté le *carmen seculare* du peuple latin dans ses éternels principes, justice et liberté.

“ Rome, 24 avril,

“ *Le grand-maître,*

“ HECTOR FERRARI. ”

Après la visite de M. Loubet, l'*Osservatore Romano*, journal dans les colonnes duquel se manifeste souvent la pensée du Vatican, a publié un article où cette visite est jugée de haut. Nous y remarquons ces lignes :

“ A Rome, cela oui — c'est lumineusement démontré par les événements de ces jours-ci — à Rome un chef d'Etat catholique ne peut se rendre dans les conditions présentes s'il n'est pas disposé à contempler, déployés en signe de joie, les honteux étendards de la plus inavouable des sectes, à en recevoir le salut joyeux et à voir les fêtes organisées en son honneur se convertir à tout instant en un public et brutal outrage à l'Eglise et à son auguste Chef.

“ Et par suite on peut en toute raison conclure qu'un chef d'Etat catholique ne vient ni ne peut venir à Rome, si ce n'est après avoir passé, volontaire ou résigné, par la voie d'autres offenses, d'autres violences, d'autres persécutions contre l'Eglise, violences et offenses qui seules peuvent aplanir le chemin de Rome, du moins le chemin qui y conduit, en foulant aux pieds ses droits séculaires et imprescriptibles.”

Cette appréciation d'un journal que l'on considère comme un organe semi-officiel du Vatican, a été suivie de quelque chose de plus positif. Le Saint-Siège a adressé au gouvernement français et communiqué à toutes les puissances par voie diplomatique une note de protestation où la question romaine est de nouveau posée clairement. Nous n'avons pas encore lu le texte de cette note ; mais voici en quels termes l'*Osservatore Romano* l'annonce :

“ Les journaux d'Italie et de l'étranger qui répandent des nouvelles inexactes et incomplètes au sujet de l'attitude observée par le Saint-Siège, en présence des événements qui se sont récemment déroulés à l'occasion de la visite du président Loubet, nous déterminent à déclarer que cette attitude a été celle qui convient à la nature du

fait, lequel était, par le Saint-Siège lui-même, et avec une entière raison, considéré comme une offense très grave portée à sa dignité et à ses droits.

Aussi, pendant qu'il faisait parvenir au gouvernement français une énergique et formelle protestation pour l'offense subie, il donnait, en termes analogues et par l'intermédiaire de ses représentants à l'étranger, communication de son acte aux gouvernements de tous les autres Etats avec lesquels il se trouve en rapports directs."

Les dépêches annoncent que dans les cercles parlementaires français on discute le rappel de l'ambassadeur de France auprès du Vatican, en réponse à la note pontificale.

Il est fort possible que cela arrive. Pourquoi M. Combes se gênerait-il? Les élections municipales ne viennent-elles pas de lui apporter un nouveau succès? A Paris, où les nationalistes étaient en majorité de quatre ou cinq voix, les ministériels en auront désormais sept ou huit. Dans les départements, il est assez difficile d'établir quel est le résultat réel. Mais le ministère et ses organes triomphent bruyamment. Sont-ils aussi vainqueurs qu'ils le prétendent? La note suivante de *l'Univers* pourrait en faire douter:

"Le scrutin de ballottage donne, à Paris, une majorité d'une demi-douzaine de voix aux ministériels; les résultats de la province, au contraire, semblent accentuer la victoire des libéraux.

"A Marseille, notamment, alors que le révolutionnaire Flaissières était élu au premier tour, sa liste a été battue hier, par celle de l'ancien maire Chanot."

Ce qui est certain, c'est que les blocards ont regagné Paris, et n'ont point reçu de la province la leçon qu'ils méritaient. Et cela, après les excès des derniers temps, la proscription des Sœurs et des Frères, l'enlèvement des crucifix!... Pauvre France!

* * *

Pour nous servir de la formule habituelle, " M. René Bazin ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Ernest Legouvé, y est venu prendre séance le 28 avril 1904 et a prononcé le discours suivant. " C'est ainsi que s'expriment les comptes rendus officiels. Nous ne pouvons reproduire le discours de M. Bazin, non plus que celui de M. Brunetière, qui lui a répondu. Mais nous voulons cependant donner aux lecteurs de la *Revue Canadienne* un aperçu de cette solennité académique, l'une des plus intéressantes et des plus brillantes qui aient eu lieu récemment.

Nous n'avons pas à retracer ici la carrière du nouvel académicien. Nous avons esquissé ici rapidement sa biographie et sa physionomie littéraire, lors de son élection. Il avait à faire l'éloge de M. Ernest Legouvé, son prédécesseur, mort à quatre-vingt-seize ans. Il s'en est acquitté avec bonne grâce, esprit et distinction, donnant au discours talent et sa vie, ainsi que les traditions de la docte compagnie y invitent le récipiendaire. M. Legouvé fut un homme de lettres à la verve facile et aux facultés moyennes, qui ne creusa point un sillon bien large, et laisse derrière lui, après une carrière longue et heureuse, une œuvre mélangée, comprenant beaucoup de volumes agréables à lire, mais peu de livres très forts.

M. Legouvé était un Parisien de naissance et d'origine. Mais M. René Bazin lui a découvert un ancêtre méridional, et, charmé de cette trouvaille, il s'est avisé de la faire ingénieusement servir à expliquer le caractère de son héros. Le morceau est joli et mérite d'être cité :

" L'aïeul de toute cette lignée, le chef du nom, François, époux de Thérèse de Cabannes, n'a pas vu le jour à Montbrison, ni à Lyon, encore moins à Paris: il était de Mont-

de-Marsan! Quelle clarté, Messieurs! Votre confrère d'hier, M. Ernest Legouvé, s'en trouve expliqué. A la cinquième génération, il était un Méridional du pays des Landes, du Midi maigre, où l'esprit est rapide, le sang léger et le verbe facile. Il n'en a rien dit que je sache. Mais pourquoi l'eût-il fait? Ce vieillard droit et fin, de corps souple, nerveux, toujours en mouvement et disant son avis sur toute chose qui passe, n'est-ce pas la branche de pin au bout de laquelle chante une cigale? Cette vivacité, cette incessante curiosité, sa facilité d'élocution, le don de lecture à haute voix, le goût du théâtre, une certaine façon de ne pas appuyer, de ne pas labourer très avant, de ne tenir la charrue que d'une main et de récolter quand même, le contentement de vivre et la persévérance dans la jeunesse, tout cela ne disait-il pas, tout cela ne criait-il pas que les aïeux de cet habitant de la rue Saint-Marc avaient puisé leur sève au soleil du Midi?"

M. Legouvé, qui ne s'était jamais mêlé de politique, détestait l'arbitraire, et les tyranniques excès des jacobins régnants le révoltaient. M. René Bazin ne pouvait manquer de noter cette généreuse indignation, et il l'a fait dans ce passage longuement applaudi:

"En 1895, il réclamait, par une lettre rendue publique, contre la suppression, dans les programmes des lycées de jeunes filles, de l'enseignement de l'histoire sainte. Plus récemment, il envoyait son adhésion, longuement motivée, à la ligue de la liberté d'enseignement. Après avoir rappelé que toutes les libertés se tiennent: "Quant à votre œuvre, écrivait-il, c'est dans l'intérêt même de l'Université que j'en désire le succès... L'Université voit se poser devant elle les questions les plus difficiles... Pour les résoudre, elle n'aura pas trop de toutes les expériences qui se feront autour d'elle. Les institutions religieuses lui seront plus utiles qu'aucune autre, en la forçant à rendre là place qui est due à l'idée de Dieu dans l'éducation."

Dans le même temps, il se préoccupait du sort réservé aux religieuses d'une école de village à laquelle il s'intéressait; il gémissait de voir ces saintes femmes menacées dans leur vocation, dans leur œuvre, dans l'idéal de leur vie; il ne croyait pas qu'on pût en venir jusqu'à fermer l'école; cependant cette pensée le troublait, et lui qui avait vu tant de choses, il allait répétant: "Je ne comprends plus! Je ne comprends plus!"

Sans être hostile à la religion, M. Ernest Legouvé n'était pas un catholique pratiquant. Mais sur la fin de sa vie, son intelligence semblait s'ouvrir aux lumières de la foi. "Son esprit," a dit M. René Bazin, "resté droit et de bonne foi, grâce à l'honnêteté de sa vie, pouvait entendre le dernier conseil que l'homme reçoit de la mort, ou plutôt de l'aube divine qui s'annonce. Il avait toujours cru à l'existence de Dieu, à la Providence, à l'immortalité de l'âme, à la résurrection des corps. Il avait, maintes fois, rendu hommage à la beauté et à la vertu civilisatrice du catholicisme. Dans les dernières années, son admiration s'agrandit encore et alla jusqu'à l'envie. Dans une sorte de testament écrit à Seine-Port, il disait: "Heureux ceux qui ont la foi, la foi pratique... L'univers est rempli pour le croyant d'un adorable ami." Il ajoutait: "Je me suis fait une maxime que j'applique le plus que je peux: Quand on est chrétien, vivre comme un chrétien doit vivre; quand on ne l'est pas, vivre comme si on l'était." Enfin, plus tard encore, ou plus près si l'on veut, il avait dit à un ami: "Je vais tant travailler sur moi-même, que cela tentera la manne d'y tomber." Celui qui a dit ces choses avait le cœur d'un chrétien. Il avait songé, il s'était ému, il avait fini par envier et par aimer la foi qu'il n'avait pas encore. Mais l'aimer n'est-ce pas l'avoir?"

Le discours de M. René Bazin a eu beaucoup de succès. On y rencontre toutes les qualités maîtresses de l'auteur: délicatesse, finesse de l'analyse psychologique, émotion

communicative, élévation de la pensée, correction, élégance, clarté et coloris du style.

C'était une bonne fortune pour le nouvel académicien que d'être regu par M. Brunetière. Il y a gagné une étude magistrale sur l'ensemble de son œuvre. L'éminent critique a lu, avec son art habituel, une harangue savoureuse et forte. Il a disposé assez promptement de M. Legouvé, que, de toute évidence, il ne tient pas pour un écrivain de haute marque. Voyez comment il signale ce qu'il y a de factice dans l'œuvre purement littéraire du défunt :

“ La vie est une chose, et la littérature en est une autre! Arrive-t-il par hasard qu'elles coïncident ou qu'elles se rencontrent? Ernest Legouvé n'est pas homme à s'en effaroucher, et il admet, de loin en loin, s'il le faut absolument, quelque vague ressemblance du roman ou du théâtre avec la réalité. Mais il n'y voit rien de nécessaire, et, pas plus dans *Louïse de Lignerolles* que dans *Adrienne Lecouvreur*, ou dans *Bataille de dames* que dans les *Contes de la reine de Navarre*, n'ayant cherché lui-même qu'à se divertir honnêtement, il n'a donc essayé de rien mettre qui nous intéresse ou qui nous émeuve en tant qu'hommes. Nous ne sommes pour lui que des “spectateur” ou des “lecteurs”; il n'est pour nous qu'un auteur; et, comme tel, il ne nous doit rien de lui-même, du fond ou du secret de sa pensée, de ses idées personnelles, mais seulement une historiette ingénieusement compliquée, dont il y ait plaisir à suivre ses complications; un dialogue piquant; des jeux de scène propres à faire valoir le talent, la beauté, les moyens d'une actrice; et cinq actes enfin, bien et dûment conformes à l'esthétique traditionnelle du théâtre français. C'est une manière de concevoir la littérature. . . Et, à la vérité, je la trouve un peu étroite, un peu mondaine, un peu artificielle. Mais ce fut celle d'Ernest Legouvé; et peut-être qu'après tout, c'est ainsi qu'il faut prendre la littérature quand on se propose d'en faire pendant quatre-vingts ans.”

Cette partie obligatoire de son discours expédiée, M. Brunetière a entamé l'éloge du récipiendaire. Et il l'a fait de telle manière que les plus enthousiastes admirateurs de celui-ci n'auraient pu désirer davantage. M. Brunetière a distingué trois phases dans la carrière littéraire de M. René Bazin. D'abord les débuts pleins de clartés et de promesses: *Stéphanette*, *Ma tante Giron*, *Une tache d'encre*, puis *Les Noëllet*, *A l'aventure* et *La Sarcelle bleue*, livres où l'observation et la faculté de peindre étaient déjà si remarquables. Par certains côtés, c'était un écrivain naturaliste qui s'annonçait, mais un naturaliste sympathique et noble chez qui l'exactitude du trait et la sincérité de la description n'allaient pas jusqu'à la crudité des détails et à la bassesse des termes. Ici, M. Brunetière n'a pu résister à la tentation de dire une fois de plus son fait au réalisme. "Naturalistes ou réalistes français, s'est-il écrié, peintres ou romanciers, dramaturges, poètes même, tous ou presque tous, ils ont été sans pitié pour le "petit monde" qu'ils nous représentaient. On dirait qu'ils ne l'ont étudié que pour s'en moquer, ou l'insulter. Leur doctrine d'art n'a été que l'expression de leur orgueil de privilégiés du style. Et qu'en est-il résulté? Il en est résulté qu'ils n'ont, généralement, exprimé ou représenté que les apparences. La vérité, — qui, pour être trouvée, ne veut pas tant être cherchée qu'aimée, — s'est refusée à eux; et tout en voyant bien le but qu'il s'agissait d'atteindre, loin, très loin devant eux, ils ne l'ont pas touché, pour n'avoir pas compris que, de toutes les conditions qui s'imposent à l'œuvre d'art, la première, sans laquelle même peut-être il n'y a pas de vraie beauté, c'est d'être toute pleine et, selon le mot du plus grand des poètes, comme gonflée du "lait de l'humaine tendresse."

Cette veine de tendresse et d'humanité, on la rencontrait dans les premiers récits de René Bazin. Cependant, a ajouté M. Brunetière, il leur manquait encore quelque chose:

“ On ne rencontrait pas assez de loups dans vos bergeries, ou, si l'on y en rencontrait, c'était de bons loups, des loups qui finissaient toujours, au dénouement, par se changer en espèces de moutons. Pareillement vos paysages, qui avaient la finesse, le charme et la légèreté de l'aquarelle, semblaient en avoir aussi l'inconsistance et la fragilité; les teintes en étaient “ plates ”, comme il convient à ce genre de peindre, et le tableau “ ne se creusait pas ”. Toute peinture hollandaise, a-t-on dit, est concave: votre peinture n'était pas concave. Enfin, monsieur, s'il faut tout dire, l'intrigue de ces premiers récits était, non pas certes banale, ni décousue, mais cependant plus flottante, moins logique, plus arbitraire qu'on ne l'eût voulue; et, naturellement, l'impression de conformité ou de ressemblance avec la vie, que nous demandons au roman, en était un peu altérée. Personne, au surplus, ne le savait mieux que vous; et c'est alors que, pour vous rendre tout à fait maître des moyens de votre art, vous entrepreniez vos voyages en Sicile, en Italie, en Espagne, en France aussi, à travers la province, et vous nous en rapportiez quatre ou cinq volumes: *Sicile, Terre d'Espagne, En province, les Italiens d'aujourd'hui*, sur lesquels j'aimerais insister.”

Nous aussi, nous aimerions bien y insister; mais il nous faut abrégé. Dans ces études nouvelles, la main de l'écrivain “ s'appliquait plus diligemment à peindre, sa connaissance de l'humanité s'élargissait; son talent s'assouplissait; sa personnalité s'affermissait.” Et alors, revenant au roman, il donnait successivement ces œuvres fortement conçues et admirablement écrites, *De toute son âme, La terre qui meurt, Les Oberlé, Donatienne*, à propos desquelles M. Brunetière a prononcé le mot de chefs-d'œuvre, qu'il ne prodigue pas, et qui, émanant d'une telle autorité littéraire, classe décidément M. René Bazin parmi les maîtres.

M. Brunetière l'a félicité d'avoir compris que l'art et la morale ne sont pas incompatibles, d'avoir fait du vrai et

du bon roman social. Et il a terminé son éloquente harangue par ces paroles adressées au récipiendaire :

“ Vous êtes peintre et vous êtes poète : vous resterez peintre et poète. Ce sont les choses qui parleront pour vous, dans leur langage à elles, précis et concret, vivant et coloré, tantôt plus doux et tantôt plus âpre, mais toujours éloquent de sa seule fidélité. Et c'est pourquoi, monsieur, j'ai la confiance, nous l'avons tous ici, qu'entre vos mains le roman social ne cessera jamais d'être du roman et de l'art. Je crois connaître assez vos idées pour être assuré que je ne saurais mieux vous souhaiter, qu'en exprimant cette confiance, votre bienvenue parmi nous.”

* * *

Au Canada, la session fédérale a été surtout remplie jusqu'ici par les débats sur le bill du Grand-Tronc-Pacifique. L'opposition combat énergiquement cette mesure, qui va passer quand même dans les deux chambres où le gouvernement commande la majorité. Ensuite ce sera le budget. Il est difficile que la prorogation puisse avoir lieu avant le 13 juillet.

A Québec le rapport de la commission de colonisation et le bill concernant les terres de la couronne ont surtout alimenté les discussions parlementaires. Le gouvernement espère clore la session pour le 28 du présent mois.

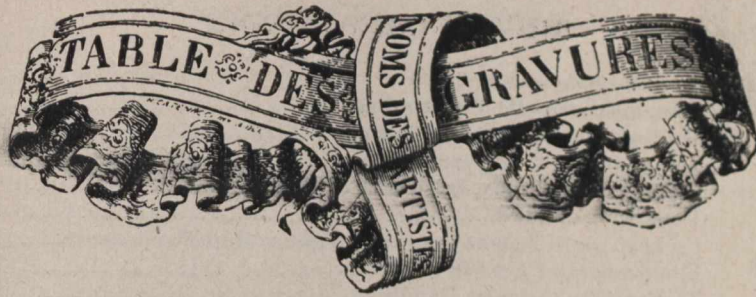
Le juge Desmarais vient de mourir subitement aux Trois-Rivières, en se promenant dans son jardin. Il n'était âgé que de 51 ans. Né à Joliette, il avait fait ses études au collège de cette ville et pris ses degrés en droit à l'université McGill. Il fut admis au barreau en 1876 et pratiqua sa profession à St-Hyacinthe. En 1890 il devint député de cette ville à l'Assemblée Législative de Québec. Battu en 1892, il transféra son bureau à Montréal, et obtint le mandat de la division St-Jacques pour les Communes du

Canada, en 1896. Enfin, en 1902, il fut nommé juge de la Cour Supérieure aux Trois-Rivières. Il était très estimé dans sa juridiction, et sa mort soudaine a causé une douloureuse impression dans le monde judiciaire et politique, où le magistrat comptait beaucoup d'amis sincères.

Thomas Chapais.

Québec, 21 mai 1904.





Reproductions d'œuvres d'artistes.

	PAGES.
Jean-François Millet..... Les Glaneuses.....	2
Maurice Leloir..... La dernière gerbe.....	114
Chapu Monument d'Henri Regnault.....	225
Henri Regnault..... Salomé.....	229
“ Exécution sous les rois maures.....	230
Ary Scheffer..... Sainte Marie-Madeleine.....	265
Alexandre Cabanel..... Saint Louis en Egypte.....	337
H. Giacomelli..... Le premier berceau.....	454
Burn Jones..... Etudes de tête.....	528, 642
Bertrand..... Cendrillon.....	566
Philippe Hébert..... Le R. P. André Garin, O. M. I.....	676

Portraits.

Jean-François Millet.....	6
François Coppée.....	32
Thomas Moore.....	156
Henri Regnault.....	226
Alexandre Cabanel.....	337
Types de Japonaises.....	517
Types de Japonais.....	524
Groupe d'enfants, d'après une photographie de Quéry Frères.....	529
Portrait d'enfant, d'après une photographie de N. C. Lalonde.....	576

Gravures d'illustration.

Maison de Jean-François Millet, à Barbizon.....	14
Aigle et Vautour.....	29
Illustration de <i>Souvenir de premier de l'an</i> .	
Un papier jaune, émané d'un bureau de recrutement.....	41
La pluie commençait à tomber.....	43
Pour me rendre à la messe.....	45
Illustration de <i>Les Etrennes</i> .	
Bébé Corse du temps de Napoléon Bonaparte.....	48
Bébé Lorrain du temps de Jeanne d'Arc.....	48
Ancien berceau Breton.....	49

Illustration de *Le Sphinx*.

Jean, me disait-elle d'un air distrait.....	68
M. Raymond Dandillac et sa sœur.....	71
Vêtu d'une sorte de burnous blanc.....	74
Puisque c'est sérieux, brisons là... ..	79
Tiens, tu m'ennuies.....	191
Un beau matin, nous vîmes tirer d'une voiture d'ambulance.....	195
Elle me tendit l' <i>Echo</i> de Paris.....	202
J'arrivai à la porte des Dandillac.....	204
Berthe installée à sa fenêtre.	315
Sphinx.....	66, 317

Illustration de *Au Guatemala*.

Autel avec inscription hiéroglyphique	150
Linteau sculpté de l'entrée d'un temple.....	152

Illustration de *Le docteur Syntaxe*.

Le docteur Syntaxe se livre à ses réflexions.....	256
Le docteur Syntaxe part en voyage.....	258
Le docteur Syntaxe consultant le poteau indicateur.....	260
Le docteur Syntaxe attaqué par des brigands.....	261
Le docteur Syntaxe est délivré par deux compatisantes villa- geoises.....	397
Le docteur Syntaxe poursuivi par un taureau	399
Le docteur Syntaxe faisant le croquis du lac.....	401
Le rêve du docteur	402
Le docteur Syntaxe et son portrait vivant.....	405
Le docteur Syntaxe partant pour chercher une femme.....	408
Le docteur Syntaxe observant une éclipse.....	409
Le docteur Syntaxe reçu par une servante déguisée en dame.....	411

La Moisson.....	282
-----------------	-----

Illustration de *Jolo*.

Hutte des naturels de Jolo.....	360
Une rue de Jolo	362
Les fruits les plus rares au monde	365
Les portes de Jolo	366

C'est ton Dieu qui t'appelle	434
------------------------------------	-----

Illustration de *Nos Voisins*.

La Grive et les Cerises.....	455
Le Cephalepis Lalandi et son nid.....	458
Lesbia Gouldi et son nid.....	460
Symphonie.....	461

Illustration de Souvenirs et impressions d'un voyage autour de la Méditerranée.

Carte d'un voyage autour de la Méditerranée.....	463
Plan des environs d'Athènes.....	469
Plan d'Athènes.....	474

Le Parthénon (état actuel)	477
Vue générale d'Athènes et de l'Acropole.....	481
L'Erechtheum (restauration).....	487
Constantinople.	611
Sainte-Sophie.....	621
Tour de Galata.....	637
Illustration de "Curiosités scientifiques et artistiques."	
Le gîte de la taupe.....	569
Bigé trouvé à Viterbe.....	571
Maison construite avec des bouteilles.....	573
Le pelor filamenteux du Japon.....	574
Mammoth trouvé en Sibérie.....	575
Illustration de <i>L'Erreur de Germaine</i> .	
Pardon, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir celle-ci.....	536
Ils arrivèrent essoufflés, haletants, et trouvèrent leurs places retenues.....	539
Germaine se taisait, très occupée à dessiner sur le sable.....	646
"Sois tranquille, tante, j'ai tout vu, tout entendu, et je rapporte une provision de souvenirs pour cet hiver.".....	649

Table des Auteurs.

Angers, L. B.—Deux livres	531
Auclair, abbé Elie-J.—Questions d'actualité.....	414
Bellemare, R.—La famille LeSieur et les premiers colons d'Yamachiche... 368	
Bernard, Henri.—La Pieuvre maçonnique.....	493
Botréf, Théodore.—A M. Emile Loubet.....	577
Brosseau, abbé J.-A.-M.—Etude critique du livre de M. E. Demolins.....	233
Chapais, J.-C.—Un problème d'économie sociale.....	115, 270
Chapais, Thomas.—A travers les faits et les œuvres. 96, 207, 319, 436, 545, 655	
Cirilli, Gustave.—Le Sphinx.....	66, 190, 311
Desaulniers, F. L.—Le greffe du Notaire Jean Cusson.....	62
Gagnon, Alphonse.—Une chronique.	15
" " —Chronique.....	593
" " —Au Guatemala (Découverte d'une ville préhistorique)	148
Gérin, Léon.—M. Desmolins et la science sociale.....	339
Juliette.—Les E:rennes	47
A.-L.—Notes bibliographiques.....	223, 335, 562
Lagacé, Jean-Bte.—Jean-François Millet... ..	5
" " —Henri Regnault	225
Lanctot, Hermine.—Les Enfants.—Les Vieillards	50
Leclaire, Alphonse.—Jolo et ses nouveaux maîtres.....	359
Leglaineur, A.—Curiosités scientifiques et artistiques.....	567
Leleu, J.-M.—La dernière gerbe de Coppée.....	32
" " —Thomas Moore	155
" " —Sainte Marie-Madeleine.....	263
" " —Souvenir de la seizième année (poésie).....	434

Massicott, E.-Z.—La Généalogie au Canada français.....	81
Mercier, J.-B.—Enfance (poésie).....	529
Missionnaire.—Souvenir du premier de l'an.....	40
Morel, Jacques.—L'Erreur de Germaine.....	534, 643
Nevers, Edmond de.—Influence des races sur la formation du caractère Américain.....	168
Nevers, Edmond de.—La part des circonstances dans la formation du caractère Américain.....	284
Raymond, Aline.—Maitres et serviteurs.....	129
Routhier, A.-B.—Québec et ses approches.....	87
“ “ — Québec la nuit.....	306
Tamissier, M., S. J.—Aigle et Vautour (poésie).....	29
“ “ —A propos de l'Apothéose d'un Apostat.....	138
“ “ —Souvenirs et Impressions d'un voyage autour de la Méditerranée.....	462, 610
Vincent, Jean.—Nos voisins.....	455
Vuillermet, Fr.-B., O.P.—Le Patriotisme.....	581
XXX.—Les Oubliés.—William Combe.....	247 396

TABLE DES MATIERES

	PAGES.
Aigle et Vautour (poésie), par M. Tamissier, S. J.....	29
A M. Emile Loubet (poésie) par Théodore Botrel.....	577
A propos de l'Apothéose d'un Apo-tat, par M. Tamissier, S. J.....	138
A travers les faits et les œuvres, par Thomas Chapais. 96, 207, 319, 436, 515, 655	
Au Guatémala (Découverte d'une ville préhistorique), par Alp. Gagnon....	148
Causerie littéraire: La dernière gerbe de Coppée, par J.-M. Lelen.....	32
Causerie artistique: Sainte Marie-Madeleine, par J.-M. Lelen.....	263
Causerie littéraire: Thomas Moore, par J.-M. Lelen.....	155
Chronique, par Alphonse Gagnon.....	593
Curiosités scientifiques et artistiques, par A. Leglanceur.....	567
Deux livres, par L.-B. Angers.....	531
Enfance (poésie), par J.-B. Mercier.....	529
Etude critique du livre de M. E. Demolins, par l'abbé J.-A.-M. Brosseau...	233
Henri Regnault, par J.-B. Lagacé.....	225
Influence des races sur la formation du caractère Américain, par Edmond de Nevers.....	168
Jean-François Millet, par J.-B. Lagacé.....	5
Jolo et ses nouveaux maitres, par Alphonse Leclair.....	359
La famille LeSieur et les premiers colons d'Yamachiche, par R. Bellemare	368
La Généalogie au Canada français. par E.-Z. Massicotte.....	81

TABLE DES MATIERES

675

La part des circonstances dans la formation du caractère Américain, par Edmond de Nevers.....	284
La Pieuvre maçonnique, par Henri Bernard	493
Le Japon : pays et mœurs, par XXX.....	509
L'Erreur de Germaine, par Jacques Morel.....	535, 643
Le greffe du Notaire Jean Cusson, par F. L.-Desaulniers.....	62
Les Etrennes, par Juliette.....	47
Les Enfants.—Les Vieillards, par Hermine Lanctôt.....	50
Le Sphynx, par Gustave Cirilli.....	66, 190, 311
Les Oubliés, William Combe, par XXX.....	247, 396
Le Patriotisme, par Fr. Vuillermet, O. P.	581
M. Demolins et la science sociale, par Léon Guérin	339
Maitres et serviteurs, par Aline Raymond	129
Nos voisins, par Jean Vincent	455
Notes bibliographiques, par A.-L.....	223, 335, 562
Québec et ses approches, par A.-B. Routhier	87
Québec la nuit, par A.-B. Routhier.....	306
Questions d'actualité, par l'abbé Elie-J. Auclair.....	414
Souvenir du premier de l'an, par un Missionnaire.....	40
Saint Louis en Egypte, par XXX.....	337
Souvenir de la seizième année (poésie), par J.-M. Leleu.....	434
Symphonie (poésie), par XXX.....	461
Souvenirs et impressions d'un voyage autour de la Méditerranée, par M. Tamisier, S. J.	462, 610
Une chronique, par Alphonse Gagnon.....	15
Un problème d'économie sociale, par J.-C. Chapais	115, 270



R. P. ANDRÉ GARIN, O. M. I.

un des pionniers de l'idée canadienne-française aux Etats-Unis.
Statue par Philippe Hébert, érigée à Lowell, Massachusetts, E.-U.

1894